Itinéraire d'un garnement bien élevé

Philippe Rousseau

Itinéraire d'un garnement bien élevé

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8810-7
Dépôt légal : mai 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

CHAPITRE I – 1948-1956 : LES ANNÉES D'EVEIL 7

CHAPITRE II – 1956-59 L'AGE INGRAT 45

CHAPITRE III – 1959-1962 AU LYCEE PAPA,
AU LYCEE PAPI, AU LYCEE PAPILLON..... 75

CHAPITRE IV – DU BOULOT, DES BISTROTS,
DES BATEAUX – ET DES AUTOS..... 103

CHAPITRE V – ENGLAND FOREVER (1965-1966) 141

CHAPITRE VI – SWEET TWENTIES (1967-1968) 175

CHAPITRE VII – 1969-1971 QUE DU BONHEUR 209

CHAPITRE VIII – 1972 : DRAME ET ACCIDENTS
DE PARCOURS..... 251

CHAPITRE IX – 1973-77 : VOYAGES
ET BOULEVERSEMENTS..... 277

CHAPITRE X – 1978-79 : OPTIONS 369

CHAPITRE XI – CUNNINGHAM'S BAR (1979-1982)..... 407

CHAPITRE I
1948-1956 : LES ANNÉES D'EVEIL

Premiers souvenirs – Asté, avant 1948

Philippe se revoyait dans la grande chambre parentale, ou plutôt maternelle, dans son lit-cage en bois, d'où il observait, sur le plafond blanc, les fausses ombres qui s'y déplaçaient chaque fois que quelqu'un passait dans la rue en contrebas. Et d'où il entendait le bruit rassurant de la machine à coudre Singer à manivelle que sa mère utilisait sur la table de la seule pièce du rez-de-chaussée. Il devait avoir trois ans. Parmi les premiers souvenirs d'enfance qui marquèrent Philippe, en commençant par les plus anciens, il y eut le Noel de ses quatre ans, en 1948. Ce soir là, son père l'avait pris sur ses genoux et il s'en souvient encore comme la seule et unique occasion où son père lui avait manifesté une telle tendresse. Philippe se souvient aussi clairement des cadeaux qu'il avait reçus à cette occasion, sans savoir exactement lequel était pour son anniversaire ou pour noel. En effet, né le 29 décembre 1944, il ressentit longtemps comme une injustice cette proximité de dates, avec l'impression d'être lésé par rapport à ses petits camarades. Mais en cette fin d'année 1948, les pères Noel et Rousseau semblaient s'être concertés. Non seulement Pierre Rousseau avait fait sauter son fils sur ses genoux, mais encore s'était-il montré plus souriant qu'à l'accoutumée. Le père Noel, quant à lui, avait été très généreux : un magnifique garage en bois peint et une superbe trottinette, en bois également, mais brut. Philippe apprit bien plus tard, par sa mère, que le garage et la trottinette avaient tous deux été confectionnés par l'artisan menuisier du village, qui devait s'appeler Pécantet, comme le principal fermier du village, et que si le garage était peint, c'était grâce à sa tante Thérèse (Pépée) et à son oncle André (Dédé), tous deux en visite à l'occasion de Noel. A ce stade des souvenirs d'enfance, il est parfois difficile de faire la part des choses et de distinguer entre les souvenirs réels et ceux générés par les différentes relations que les parents peuvent avoir

faites des événements depuis la petite enfance. Mais une chose était bien sûre : c'était bien Philippe qui, un jour eut l'idée de faire tomber sa trottinette en bois par le balcon du premier, sans doute pour économiser du mouvement et de l'énergie. Il constata ainsi que le bois était moins solide que l'acier. La trottinette se brisa en deux parties, au niveau de la charnière qui articulait le guidon. Il lui resta deux morceaux, chacun équipé d'une roue, mais l'un beaucoup moins fonctionnel que l'autre, que Philippe oublia bien vite pour ne s'intéresser qu'au guidon et sa roue avant en bois. Cet ensemble constituait un véhicule, certes monoroue, mais éminemment dirigeable et dont la vitesse n'était limitée que par celle à laquelle ses jambes pourraient le propulser sur les traces de charrettes ou de vélos inscrites dans la terre claire de la rue principale du village, autour de l'église et du monument aux morts. C'est ainsi que naquit sa passion pour les véhicules, leur conduite et les voyages sous toutes leurs formes.

Premières amours

Bien entendu, Philippe supportait mal d'être séparé de sa maman et chaque matin était un drame, car il fallait bien aller à l'école, au bout du village, accompagné (ou plutôt trainé) par Madeleine, la voisine. La petite école maternelle était située à l'entrée du village, en face de l'arrêt des cars. Une fois franchi le dernier obstacle du grand portail marron, de la cour humide et malodorante, Madeleine faisait entrer Philippe dans la salle de classe lumineuse et colorée, pleine de dessins et dont les étagères, tout autour de la salle, étaient remplies de jeux multicolores, de cubes, de livres et où le garçonnet se sentait sauvé de l'« Abandon » relatif de sa mère par le sourire et l'attention toute particulière que lui portait mademoiselle Paul, l'institutrice (à suivre).

Bordeaux

Le Noel suivant se passa à Bordeaux, où toute la famille déménagea pour la rentrée scolaire. Philippe et sa sœur passèrent toute la durée du voyage debout sur la rampe de chauffage, dans le couloir du train, et pendus par les mains à la barre de protection de la fenêtre, regardant, fascinés, le défilement rapide des poteaux, des vaches et puis des arbres de la forêt des Landes. Philippe avait l'impression d'être lui-même l'acteur de la vitesse du train, et se délectait de ce pouvoir inattendu jusquà une sorte de griserie, d'addiction au mouvement.

L'année scolaire à Bordeaux fut sombre. Philippe sentait pour la première fois les odeurs de la grande ville, son brouhaha de fonds, et faisait sa première expérience de trajet scolaire nocturne et urbain, reniflant la chaleur fétide des soupirails. Quand il accompagnait sa maman ou ses sœurs dans les rues de Bordeaux, Philippe saluait systématiquement toutes les personnes rencontrées ou croisées dans la rue, comme il était normal de le faire dans son village natal des Pyrénées, beaucoup moins fréquenté. Cela semblait plaire aux gens, qui répondaient toujours par un sourire et parfois prenaient le temps de dire ces quelques mots :

« Tu es bien poli, mon garçon ; quel âge as-tu ?

– Quatre ans et demi…

– Eh bien, tu es déjà un grand garçon. « C'était ce qui comptait le plus pour lui : être grand.

Bordeaux en 1949 était une ville sombre. Les facades étaient grises, les docks aussi, et le souvenir qu'en a gardé Philippe est celui d'un film en noir et blanc, avec beaucoup de scènes nocturnes. La famille Rousseau était logée Cours du Chapeau Rouge, au dessus du Cercle Naval et d'une station de taxis à proximité du grand théâtre. Tous les taxis étaient des Traction Avant noires, sans exception, à tel point que Philippe appela ce modèle Citroen – qu'il n'avait jamais tant vu – des « Taxis », jusqu'à ce qu'il en apprenne le vrai nom, bien plus tard.

Sombre aussi était l'ambiance de la maison. Son frère aîné s'enfermait dans sa chambre pour faire ses devoirs ou pour construire des maquettes d'avions, et la chambre en question était « Off limits » pour Philippe. Les relations étaient tendues entre Pierre Rousseau et son fils aîné, auquel il reprochait de ne pas assez travailler ses maths. C'est au cours de cette sombre année aussi que Philippe assista pour la première fois à une vraie scène de ménage entre ses parents, sans toutefois en saisir le point d'achoppement. La vaisselle volait à travers la cuisine, le fracas des bris de verre ponctuant les injures proférées par son père à sa mère. Cela se terminait généralement par un puissant claquement de porte, soit celle

d'entrée (ou de sortie…), soit celle de la chambre parentale, où s'était retiré le père furieux, la mère sanglotant dans la cuisine en ramassant les débris. Cette cuisine était aussi la salle de bains familiale, et la toilette du soir se faisait au moyen d'une bassine d'eau chaude produite par le bain-marie de la cuisinière à bois, à chacun son tour, sauf pour les « deux petits » Philippe et sa sœur Nicole, de quatre ans et demi son ainée, qui partageaient la bassine. Les deux grands étant Claude et Geneviève, agés à l'époque de 16 et 14 ans. L'appartement était grand et comportait une longue galerie-couloir que Philippe parcourait sur sa nouvelle trottinette métallique rouge. La galerie, vitrée, dominait la verrière du Cercle Naval. Au bout de la galerie, les toilettes étaient curieusement équipées de cuvettes doubles ! Le séjour, situé sur le devant, côté Chapeau Rouge, était grand et respirait l'ennui. D'ailleurs, Philippe et Nicole y passaient des heures à geindre à l'unisson : « Maman, qu'est-ce-que je vais faire ? » avant que leur mère cèdat et les emmènat sur les terrasses des entrepôts portuaires ou ils pouvaient faire de la trottinette et des patins à roulettes sans danger. Philippe était fasciné par le travail de chargement des cargos. Des grues électriques manutentionnaient de grosses caisses portant le losange de la Régie Nationale des Usines Renault, sans doute à destination des colonies d'Afrique. Un beau jour, des avions de chasse américains aux ailes repliées, furent parqués sur l'une des terrasses des docks, en attente de chargement. Les terrasses, de nuit, étaient éclairées par des lampadères dont le pied était entouré par une banguette circulaire faite de lambourdes de bois. La maman de Philippe pouvait ainsi s'asseoir pendant que ses enfants s'ébattaient alentour. Elle répondait aussi aux nombreuses questions que lui posait son fils. Référence était souvent faite aux voyages précédemment effectués par elle-même ou par ses parents, oncles et grands-parents, marins ou navigateurs à différents titres. Bordeaux, dans les souvenirs de Philippe, c'était aussi la place des Quinconces, le jardin public, la première fois que Philippe alla au cirque (AMAR) en famille, la première fois qu'il vit un hélicoptère, qu'il rencontra son oncle Pierre Baule, à l'occasion de la foire exposition ; c'était aussi Madame Gerville et sa fille Tatie, avec leur gramophone à manivelle, la tante Camille, les Corot, les visites chez les Pécondon à Caudéran, où il y avait un cyclorameur, et les marchandes d'orange de la rue Sainte-Catherine…

Au cours de cette année scolaire, aux alentours de Pâques, lors d'une excursion à Arcachon en compagnie de l'oncle Georges, le parrain de sa mère, Philippe vit la mer, l'océan, pour la première fois. Il garda de cette escapade deux souvenirs marquants : celui de l'eau verte sans fond, qu'il fallut enjamber, hurlant de trouille, entre l'escalier de l'embarcadère et la pinasse qui devait les emmener au cap Ferret, et là bas, cette étendue d'eau

infinie, cet horizon au delà duquel il imaginait tous les lieux exotiques décrits par sa mère, toutes les images et impressions dépeintes par l'artiste qu'elle était. Ce jour là, Philippe fut saisi par l'appel du large, l'envie de voyages et d'inconnu.

Une fois cette année scolaire finie, toute la famille repartit vers les Pyrénées pour y passer les vacances d'été 1950, dans la même maison d'Asté, près de Bagnères-de-Bigorre. La visite la plus marquante fut celle de l'oncle Jean Rousseau, avec sa JUVA QUATRE flambant neuve qu'il fallait pourtant pousser dans les raidillons1. ! Philippe a gardé de ce dernier été en France quelques souvenirs d'excursions en famille, en compagnie de son père, au barrage d'Artigues, au Tourmalet, au château de Mauvezin, au col d'Aspin en compagnie des cousines Damey et leurs parents, avec lesquels on avait fait un grand cercle pour piqueniquer autour d'un énorme « plégas », sorte d'omelette de pommes de terre à l'ail.

Rennes

Puis l'année se termina à Rennes, chez la grand-mère paternelle de Philippe, au 81 rue de Fougères, non loin du parc du Thabor d'un côté et de l'autre de celui de Maurepas qui, à l'époque, n'avait pas encore été englouti par la ville. On y allait donc à pied par la campagne. Il y avait des jeux qui

[1] La carrosserie de conception allemande, empruntée à l'Opel Kadett, était beaucoup trop lourde pour le petit moteur de 4 CV

n'existaient pas au Thabor, tels que des tourniquets, des toboggans et des balançoires, que Philippe et sa sœur avaient toujours du mal à quitter. Au Thabor, on louait des cerceaux… Différents quartiers, différentes mœurs !

Grand-mère Rousseau n'était pas tendre. Avec personne : ni avec sa belle-fille, qu'elle croyait sans doute incapable de rendre son fils préféré heureux malgré leurs quatre enfants, ni avec Geneviève qu'elle surnommait « Cul de plomb », ni avec Philippe, qu'elle intimidait autant que son père. Les repas, servis à heure fixe, étaient « présidés » par la grand-mère avec sa clochette pour sonner la bonne.

Le soir, en attendant le dîner, Philippe poussait ses petites autos le long des motifs géométriques du tapis africain, sous la table de bridge. Si les vroum vroum qu'il emettait en maneouvrant ses jouets devenaient un peu trop audibles, son père le rappelait à l'ordre par un simple claquement de doigts, et les Dinky Toys passaient instantanément au rapport supérieur !.. Car Pierre ne supportait pas le bruit, d'autant moins qu'il provenait d'un enfant ou de « jaspineries » féminines. Claude et les deux filles avaient été inscrits pour ce premier trimestre de l'année scolaire 50-51, aux lycées de Rennes, mais Philippe, encore en maternelle, était resté avec sa mère et l'accompagnait généralement dans ses visites. C'est ainsi qu'il avait gardé le souvenir désagréable des quartiers très anciens du vieux Rennes, où la vétusté des maisons à colombages, de leurs abords et des escaliers et couloirs d'accès, ressemblant à une cour des miracles, faisait peur à Philippe. Episodiquement, il arrivait que le père de famille emmenât tout le monde en promenade (à pied) le long du canal et qu'à cette occasion il leur offrit une bolée de cidre et un « mouchoir sale », surnom qu'il donnait aux galettes de blé noir.

Un autre souvenir marquant de ce trimestre fut le Dimanche à Saint-Malo, où l'oncle Jacques Damey les avait conduits dans sa 203 toute neuve. En 1950, Saint-Malo n'était qu'un vaste chantier et Philippe se souvient encore des échafaudages encadrant la porte d'accès à la cathédrale. A midi, toute la famille avait déjeuné au Château de la Barre, avenue Jacques Cartier, à Paramé2, où logeait la famille Damey. On parlait d'un certain Chevalier de la Barre, dont le fantôme rôderait encore dans les combles…

Le 81 rue de Fougères n'était pas très loin de la piscine Saint-Georges, et les « trois grands » y allaient régulièrement. Un jour, en fin d'après-midi, ils y emmenèrent leur petit frère. Claude le taquin ne trouva rien de mieux à faire que de prendre son frère sur ses épaules, puis de plonger dans

[2] Aujourd'hui Avenue des Portes Cartier à St-Malo

le grand bain, faisant ainsi boire une tasse mémorable à Philippe, qui en gardera une phobie de l'eau pendant des années.

Voyage

L'expérience maritime de Philippe débuta quelques jours avant ses six ans. En voyage pour le Maroc ou son père venait d'être nommé, Philippe et sa famille occupaient une grande table ronde dans la salle a manger de première classe du petit paquebot qui les emmenait vers Casablanca. C'était le réveillon de Noel 1950. La mer dans le Golfe de Gascogne était normale pour la saison, c'est-a-dire mauvaise. Le « Gullfoss » était de taille modeste, a tel point que Philippe avait passé une partie de l'après-midi a laisser rouler ses « Dinky Toys », deux petites autos qu'il avait eues pour Noel, d'un bord a l'autre du pont principal, sous les yeux amusés du commissaire de bord. A table, le service était digne de la bonne tradition marine marchande, bien que le cargo fut Danois. Le menu était classique, avec dinde aux marrons et gâteau glacé pour le dessert. Très vite au cours du repas, les membres de la famille de Philippe commencèrent a s'éclipser un a un, en commençant par son frère aîné, puis ses sœurs, son père, et enfin sa mère. Philippe avait entendu dire que le mal de mer n'existait pas avant l'age de sept ans, et de fait il resta a table et profita seul des attentions amusées mais néanmoins professionnelles du maître d'hôtel et des serveurs ; il paracheva son repas seul à table jusqu'au dessert.

Philippe partageait une cabine à quatre couchettes avec sa mère et ses deux sœurs. La grand-mère Rousseau leur avait offert, pour le voyage, une gosse boite tranparente remplie de petits sucres-d'orge enveloppés individuellement dans du papier metallisé de différentes couleurs, rappelant les guirlandes de Noel. Les souvenirs de ces couleurs, du goût acidulé des sucres-d'orge et de l'odeur confinée de la cabine où ces dames souffraient du mal de mer, se mélangent depuis cinqante six ans dans la mémoire de Philippe..

Maroc

A mesure que le bateau se rapprochait du quai de Casablanca, Philippe était de plus en plus frappé, voire choqué par la pauvreté des gens qu'il voyait sur le quai : c'était l'hiver et tous ces pauvres bougres étaient pieds nus ! De surcroit, il étaient presque tous vêtus d'espèces de draps blancs souillés de poussière ! Un certain nombre d'entre eux tendaient la main, et Philippe en conclut que le Maroc était un pays de mendiants… Il s'en ouvrit à sa mère qui le rassura et lui donna toutes les explications pertinentes.

Le train amena la famille Rousseau à Rabat en peu de temps, et entra en gare en fin de journée. Sur le quai, ou plutôt en haut des marches du grand escalier qui donnait accès aux quais, se tenait un homme souriant, de belle prestance et qui s'exprimait très clairement, d'une voix assez forte : – « Bonsoir Pierre, bonsoir Chère Odile, avez-vous fait bon voyage ? La traversée n'a pas été trop dure ? » puis il salua chaque enfant très gentiment. Sa voiture, une Peugeot 402 familiale grise, était garée non loin, et tout le monde y prit place. Il s'agissait de « l'oncle Gil », un cousin éloigné de Pierre Rousseau. Gildas Laffaille, officier des spahis marocains, était déjà installé à Rabat depuis quelques années, après cinq ans de captivité en Allemagne, qui expliquaient son mariage tardif avec Tante Michèle et l'âge relativement jeune de leurs deux garçons Bertrand et Renaud, nés respecivement en 1947 et 1950.

La maman des deux petits garçons (la Tante Mich') était d'ascendence bretonne, noble de surcroit, de la famille de Penanros, de Daoulas. Cela expliquait sans doute la présence dans leur maison de style colonial d'un mobilier breton traditionnel, ainsi que le fait que le petit Renaud était emmailloté comme dans la vieille tradition bretonne où l'on suspendait les bébés ainsi contenus aux porte-manteaux. Le frère ainé Bertrand était plutot chétif, blond et les cheveux en brosse. Il s'exprimait très poliment et vouvoyait ses parents, mais avec un timbre de voix assez aigu, malgré ses trois ans. Cette différence dans le mode de communication des Laffaille parut presque dépaysante, voire exotique, aux enfants Rousseau, habitués à la retenue et au silence. Ils comprendront plus tard que l'oncle Gil, ayant perdu l'usage d'un tympan sur un champ de bataille quelques années plus tôt, était un peu sourd, ce qui expliquait qu'il parlât fort, ainsi que sa famille.

Triangle de Vue

Le premier mois à Rabat se passa à l'hôtel. Toute la famille avait trouvé refuge dans un petit établissement situé entre l'avenue Dar El Maghzen et le cinéma Royal[3], tout près d'un petit jardin public appelé le « Triangle de vue ». Philippe en a gardé quelques souvenirs, en particulier l'odeur du café au lait partagé avec sa mère dans sa chambre ensoleillée tous les matins, les petits pains beurrés et la confiture d'oranges. Pendant que ses aînés allaient en classe, Philippe accompagnait sa mère au Triangle de vue, au Jardin d'Essais, aux Oudayas et dans la médina, où elle prenait des croquis de silhouettes ou de monuments qui l'inspiraient. Son père, dont le système neurovégétatif était particulièrement réactif à la moindre contrariété, avait du être hospitalisé pour une occlusion intestinale, dans

[3] Hotel Splendid, rue du 18 juin 1940

l'angoisse que lui causait l'attente de son affectation définitive à la Mission Française de Liaison. Odile et Philippe se rendaient quotidiennement à l'hopital en calèche, et il en garde un souvenir coloré de palmiers et de bougainvilliers dans les jardins de l'hôpital militaire de Rabat, qui plongeaient vers l'océan bleu marine de l'hiver marocain. Parfois, sa mère emmenait Philippe, toujours en calèche, à la forteresse des Oudayas, dont les jardins étaient resplendissants malgré la saison hivernale, et où ils savouraient ensemble des cornes de gazelle fraiches et du thé à la menthe, à la terrasse du café maure.

Akari

Au bout d'un mois, l'onle Gil conduisit les Rousseau au complet à leur premier logement (provisoire) dans un quartier périphérique de Rabat appelé AKARI, situé entre la médina et le quartier juif. Il s'agissait d'un appartement à l'étage d'un petit immeuble cubique, dont le rez de chaussée était sans doute destiné à accueillir une boutique quelconque après achèvement. Car les travaux étaient loin d'être terminés : l'escalier se résumait à des marches sommairement creusées dans la glaise de remblai, et les marches en graniteau étaient en cours de confection sur la terrasse. Philippe y passa des heures à observer comment les maçons s'y prenaient pour couler ces marches et contre-marches, puis à enduire les murs de la cage d'escalier. La terrasse comprenait des lanternaux éclairant la salle à manger ainsi que des fils pour y étendre le linge. Philippe garde un souvenir très riche de ces heures passées sur la terrasse à regarder travailler les maçons, en plein soleil, et du bleu du ciel qui se confondait avec celui de l'océan, rendant l'horizon parfois invisible. Et il se rappelle ces maçons marocains à chaque fois qu'il est amené à faire de la maçonnerie.

Mais il avait fallu meubler cet appartement, et Pierre Rousseau avait trouvé localement un fabricant de meubles en cèdre, sans doute le moins cher de tout Rabat. Ce mobilier comprenait dans la salle à manger : une table dont le plateau tournait et se dépliait pour se dédoubler, sur quatre pieds qui, reliés en bas par deux entretoises et une traverse, n'en faisaient plus qu'un seul ; un buffet genre bahut à trois portes, assez haut pour être inaccessible à Philippe au tout début, et deux petits fauteuils dont l'assise et le dossier étaient en doum torsadé et entrelacé, et dont le dossier pivotait autour d'un axe horizontal sur trois cent soixante degrés. Il y avait aussi deux petites tables de nuit identiques avec tiroir et tablette intermédiaire. Ces meubles étaient tous en cèdre et il en émanait une odeur caractéristique, presque entêtante et qui imprégnait le linge de maison qui y était conservé. Le tout était passé au brou de noix en guise de vernis, puis sera ensuite régulièrement encaustiqué par Odile.

La table de salle à manger survécut jusqu'en 1997, quand Philippe décida de tailler dans ses pieds tors des moulures en cèdre vernis pour fignoler les agencements intérieurs de son bateau. Le bahut, trop volumineux, avait déjà été démonté après avoir longtemps hébergé les outils et les pièces détachées des voitures que Philippe gardait précieusement, après avoir meublé la réception de l'Hotel d'Alet & Cunningham's Bar de 1979 à 1982. Quant aux deux petits fauteuils, ils ont survécu et Philippe continue d'en profiter quand il rend visite à son amie Dany, très nostalgique du Maroc, à qui il les a offerts. Ils sont toujours aussi confortables et pratiques, après cinquante-huit ans d'existence.

Un autre détail de cette maison avait frappé Philippe : à mi-étage, entre le rez-de-chaussée et l'appartement, une porte ouvrait directement de l'escalier sur un cabinet combinant des toilettes « à la Turque » et une douche ! un caillebotis en bois se rabattait sur les toilettes pour en faire un receveur de douche.

C'est dans ce logement que Philippe découvrit le goût du Nescafé au lait concentré sucré. Sans doute sa maman n'avait-elle pas la possibilité de faire des courses « normales » et l'approvisionnement en produits (lait) frais était-il incertain, toujours est-il que Philippe se souviendra toujours du service de petit déjeûner en verre Duralex, dans lequel on diluait de la poudre Nescafé et du lait concentré sucré en boîte avec de l'eau chaude. C'était bon.

Enfin, Philippe fut inscrit à l'école maternelle d'AKARI, où il se rendait seul, à pied (elle ne devait pas être bien loin). De fortes pluies avaient récemment raviné les rues en terre, et même creusé de véritables galeries souterraines à l'endroit où des travaux antérieurs de terrassement avaient sans doute été mal compactés. Ces cavernes paraissaient énormes à Philippe, qui pourtant les enjambait sans crainte. Le trajet de retour de l'école longeait un vaste terrain vague récemment terrassé et en ce début de printemps marocain, il se transformait en champ de coquelicots dont le rouge vif tranchait sur l'ocre jaune de la terre naturelle fraichement remuée. Un après-midi de retour de l'école, Philippe décida de rapporter à sa maman un gros bouquet de coquelicots, sans savoir que ces fleurs, si belles, ne se conserveraient pas dans un vase… Il en fut très déçu.

Ce trajet scolaire, qu'il effectuait seul et à pied, lui valut un jour une expérience déplaisante, quoique bien anodine, mais dont il a gardé le mauvais souvenir toute sa vie. En ce temps là, on purgeait les enfants en leur faisant avaler, le matin, un comprimé de « Calomel ». Inévitablement, cela provoquait des effets indésirables digestifs, dont la diarrhée. Philippe, ce jour fatidique, ne fut pas épargné et fut pris d'une envie aussi incoercible que soudaine à mi-chemin de la maison. Sentant une chaleur

visqueuse et humide lui couler le long de la cuisse, il se rendit compte avec honte que cela allait se voir d'un moment à l'autre et il était paniqué, ne sachant ni ne pouvant rien faire. Finalement, il fut sauvé par une maman d'éléve qui suivait le même chemin et qui devina la détresse du petit garçon en pleurs. Elle essuya rapidement ce qui se voyait et accompagna Philippe jusqu'à chez lui, où tout rentra dans l'ordre après un passage par la douche-toilettes.

Un matin, Philippe était un peu fiévreux et sa maman décida de ne pas l'envoyer à l'école. Il resta au chaud dans son lit, d'où il entendait sa mère fredonner un air de Trenet (La Mer) en s'activant aux tâches ménagères quotidiennes. Il ressentit alors un bien-être immense et lorsque, bien des années plus tard, il entendit à la radio une émission intitulée *« Ah qu'il est bon de ne rien faire quand tout s'agite autour de vous*[4] *»*, il se remémora ces instants de volupté régressive, de « Cocooning », dont il abusera encore de nombreuses années plus tard.

Un dernier souvenir lié à cet endroit : sa maman, qui n'hésitait jamais à demander de l'aide au besoin, avait obtenu celle d'un conducteur d'auto-école pour la conduire et la ramener du marché de Rabat. Cette voiture, une Citroen « Rosalie », était équipée de doubles-commandes, y compris deux volants reliés entre eux par une chaîne de vélo !

Ainsi se termina ce premier trimestre 1951, à Akari, à Rabat, au Maroc.

19, Cité Administrative

Finalement, Pierre Rousseau ne fut pas opéré et ses troubles intestinaux disparurent comme ils étaient apparus. Il prit ses fonctions à la MFL et toute la famille emménagea au no.19, Cité Administative, au rez-de-chaussée d'une maison comprenant deux appartements, chacun desservi par son jardin privatif. Le logement des Rousseau se composait d'un couloir, avec la cuisine à gauche, le séjour à droite, une grande chambre au fond, une plus petite au milieu, face à la salle de bains et aux toilettes. Odile fut consignée, comme d'habitude, au séjour dans le coin duquel elle installa son lit tout neuf en rottin, avec un matelas Dunlopillo, une petite table de chevet et un lampadaire assortis. On lui avait acheté aussi un buffet bas (bahut) de style moderne, en chêne clair, qui lui resterait dédié pendant plusieurs années. Pierre et Claude Rousseau s'installèrent dans la plus petite des deux chambres, et Philippe et ses deux sœurs occupèrent le « Dortoir » au bout du couloir.

[4] José Arthur, France Inter

Philippe n'avait, à l'époque, plus aucun souvenir de ses parents partageant la même chambre, et quand il lui arrivait d'apercevoir chez ses petits camarades, un grand lit dans une chambre parentale, cela lui paraissait incongru. Les voisins du dessus s'appelaient Chirac et avaient une fille de l'âge de Geneviève, Ghislaine.

Pierre fut doté en même temps d'une voiture de fonction, une Renault Prairie verte. C'est ainsi que le premier dimanche, il emmena toute la famille à la plage de Rabat. Philippe cachait mal sa fierté à ses petits voisins et promettait de leur rapporter des coquillages. Cette attitude ostentatoire lui valut de recevoir une magistrale claque du revers de la main son père, qui avait par ailleurs donné la consigne de rester discrets sur les déplacements en famille avec la voiture de fonction. Pierre disait ne pas aimer conduire et de fait, le trajet se passait dans un silence funébre. Le plus souvent, Pierre déposait sa famille à la plage puis repartait travailler. Les toutes premières fois, Philippe avait été saisi d'une peur panique dès que l'eau atteignait les genoux de sa mère, et il hurlait de peur à chaque vaguelette. En désespoir de cause, sa mère baissait les bras, profitait un peu de la baignade en faisant quelques brasses, et le laissait faire ce qu'il préférait : creuser des trous dans le sable et faire des chateaux avec le sable humide trouvé en profondeur. La plage de Rabat était située aux abords immédiats de la ville, au pied de la médina. Elle était équipée de deux rangées de cabines de bain en béton et ne présentait aucun risque. Très vite, les Rousseau changèrent leurs habitudes et choisirent une autre plage, un peu plus loin. Ou peut-être suivirent-ils leurs cousins Laffaille, déjà habitués d'un autre site curieusement appelé « Les petits contrebandiers ». Mais les relations qui s'établirent à Rabat entre les familles Laffaille et Rousseau se révèleront déterminantes pour Philippe et Bertrand, dont les vies respectives resteront liées longtemps.

Souissi

Les Laffaille habitaient une grande maison de style colonial, à laquelle on accédait par une longue allée bordée de palmiers-dattiers. Sur la gauche en regardant la maison, un grand jardin floral plein de roses, de glaïeuls et de dalhias égayait le devant de la maison. Plus près du perron, un figuier offrait une de ses grosses branches horizontales aux deux suspentes d'une balançoire. Au-delà des jardins de fleurs, il y avait un court de tennis en béton, entouré d'un grillage sur lequel grimpaient des plants de tomates succulentes. Sur l'arrière de la maison, s'étendait un grand verger où cohabitaient pruniers et orangers. Deux grands réservoirs en béton alimentés par une ou deux éoliennes, servaient à irriguer cet immense

domaine. La maison elle-même était composée d'un rez-de-chaussée surélevé et d'un sous-sol avec garage.

Cette maison devint très vite le but de promenade dominicale des Rousseau. Environ un kilomètre et demi à travers les orangeraies. C'est la plupart du temps à pied que la famille Rousseau rendait visite aux Laffaille, que les deux grands eurent tôt fait de surnommer « Les Laff ». Pour Odile et Philippe, on allait « voir tante Michèle ».

L'oncle Gil, toujours élégant et portant parfois des bottes de cavalier toujours bien cirées, souriait toujours est semblait entretenir avec Pierre Rousseau d'excellentes relations d'amitié. Odile papotait avec Michèle qui, de temps à autre, s'inquiétait lorsqu'elle n'entendait plus le timbre de voix de ses enfants.

Bertrand, l'ainé, alors âgé de trois ans et demi, sembla très favorablement impressionné par ce grand cousin de trois ans son aîné. Très vite il mit à sa disposition ses jouets et plus particulièrement son petit vélo à stabilisateurs. Ces ainsi que Philippe apprit à faire du vélo, en faisant des huit sur le cours de tennis, jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'il roulait droit sans prendre appui sur les roulettes stabilisatrices. Il sut d'emblée ce qu'il demanderait au Père Noel cette année là, celle de ses sept ans.

C'est donc avec fierté que Philippe, quelques mois plus tard, fit le trajet du Souissi sur son vélo pour le montrer à son cousin. C'était un vélo de garçonnet dans sa version la plus dépouillée, de couleur bleue France et de qualité médiocre. Sa sœur Nicole avait elle aussi eu un vélo neuf pour Noel et le spectacle de ses deux engins rutilants, de leur odeur de peinture, de neuf, découvert au retour de la messe de minuit à la chapelle du camp militaire voisin, est resté dans la mémoire de Philippe comme son plus beau souvenir de Noel.

Ainsi acquit-il son premier véhicule à propulsion mécanique non motorisée.

Très vite il apprit à maîtriser son engin et à faire des dérapages contrôlés sur le gravier en bloquant là roue arrière d'un coup de frein. La grande allée de chez les Laffaille se prêtait particulièrement bien à cet exercice, et Bertrand, très impressionné, applaudissait la dextérité de son grand cousin et l'encourageait à recommencer.

Les jouets de Bertrand comprenaient également un chariot, sorte de modèle réduit d'une charrette à foin comportant deux grandes roues à l'arrière et deux plus petites à l'avant, orientables au moyen d'un timon. Le jeu consistait donc à prendre place à genoux dans cette petite

charrette, poussée à tour de rôle par l'un et l'autre cousin, tout en dirigeant le véhicule avec le timon. Philippe abusait un peu de la situation, se faisant pousser par Bertrand plus souvent qu'à son tour, mais cela n'avait pas l'air de déplaire outre mesure au jeune cousin qui semblait ainsi reconnaître un droit d'aînesse à Philippe, en quelque sorte.

Voisinages

La cité administrative était constituée par un ensemble de maisons de trois types différents, destiné à loger des fonctionnaires et des agents des services publics français. Les tout premiers camarades de rue de Philippe furent Jean-Pierre et Rosette Munoz. Leur père était agent des contributions en semaine et accordéoniste musette les week-ends. Il emmenait les trois enfants à l'école sur son vélo : Rosette sur le porte-bagages arrière, Jean-Pierre sur le porte-bagages avant et Philippe sur une petite selle fixée sur le cadre. Ce fut en compagnie des enfants Munoz que Philippe prit sa premère « cuite » : invités à une communion ou un mariage, Jean-Pierre et lui avaient eurent la riche idée de vider tous les fonds de bouteilles de champagne, puis les fonds de verres ! Il avait à peine 8 ans ! Mais il ne fut pas malade, juste gai et pris d'un fou-rire incoercible. C'est aussi au no.19 que la famille Rousseau eut droit à son premier poste de radio (Philips), agrémenté d'un superbe tourne-disque « pick-up » La Voix de son Maître en acajou verni. La seule émission que Pierre s'autorisait à écouter était « le Grenier de Montmartre », une émission de chansonniers animée par Jean Rigaud, Robert Rocca. Jacques Grello, entre autres. En l'absence du pater familias, Claude écoutait des disques de Sidney Bechet (Les Oignons, Dans les rues d'Antibes), Claude Luther, André Révéliotti, Stan Kenton, Franck Pourcel (le Tango bleu) et Georges Brassens (P… de Toi). Le soir, Odile écoutait de la musique classique sur Radio-Maroc, sanctionnée parfois par Pierre qui cognait sur le sol avec une chaussure pour lui faire baisser le volume.

Cœur d'artichaut

A la fin de cette année scolaire 52, passée à l'école de l'Aviation, la classe de 10ème donna, pour la fête des écoles, un spectacle de danse costumé. Il s'agissait d'un morceau traditionnel de folklore normand, dont le titre a quitté la mémoire de Philippe. Par contre, il se souvient encore très bien du nom de sa cavalière, dont il tomba follement amoureux, comme il se devait : elle s'appelait Françoise Merle et n'habitait pas la Cité Administrative, ce qui la rendait inaccessible à Philippe tous les jeudis et dimanches. Il prenait donc son vélo et allait, mine de rien, faire des huit devant chez elle, où il n'apercevait que son père arrosant son jardin. Un jour, se sentant repéré, il eut l'audace de demander de ses nouvelles à son

père. Celui-ci répondit mais se garda bien d'appeler sa fille. Elle était blonde aux cheveux courts et il ne voyait qu'elle en classe.

Chez les Thomas, d'autres voisins, il y avait Éliane, Gérard et Jean-Pierre. Au mariage d'Éliane, on permit aux plus jeunes de fumer des cigarettes d'eucalyptus.

Jean-Pierre Thomas était à peu près du même âge que Philippe, et paraissait déjà préoccupé par le sexe ; il organisait, dans une cabane construite dans le seul arbre de son jardin, des parties de « touche-pipi » entre garçons, durant lesquelles les gamins, dont Philippe, jouaient « au docteur » en s'enfonçant des brindilles dans le rectum. Plus tard, ces jeux évoluèrent jusqu'à inclure des gestes et des masturbations mutuelles et réciproques qui dégoûtèrent Philippe. Il avait entretemps découvert les plaisirs solitaires et préféra s'y tenir.

La famille Zarouk était Turque et comptait trois fils : Roustan (Ya-Ya). Fahrid (Fré-Frère) et Kemal (Ké-Kem). L'ainé (Ya-Ya), condisciple de Philippe, avait un fichu caractère, capricieux et autoritaire, alors que ses deux petits frères étaient plutôt conciliants. Mais Philippe s'entendait bien avec Ya-Ya, et partageait avec lui une imagination très fertile. Ils faisaient ensemble des projets d'avenir, qui comprenaient le creusement de toute une base troglodithe dans les falaises marocaines, pour s'y établir et y vivre en autarcie, mais avec le maximum de moyens. Philippe avait même trouvé dans les vieux bouquins de ses parents un traîté d'architecture navale et prévoyait de construire une ou plusieurs chaloupes sur les plans proposés.

Aquarelles

Entre temps, il avait fallu changer à nouveau de maison : on avait quitté le 19 pour le no. 1 cité administrative, où la maison était légèrement plus grande. Elle était la dernière maison de la Cité, à l'Est. Après, il n'y avait que des figuiers de barbarie, et puis un ravin, « le » ravin, dans lequel on se serait cru dans les décors de la série Western « au nom de la loi ». Au-delà du ravin, il y avait un douar où les enfants s'aventuraient rarement seuls. Philippe se souvenait pourtant des étales des boucheries arabes, où des quartiers sanguinolents de bovins pendaient, mal découpés et convoités par des multitudes de mouches avides. Le ravin, c'était aussi un paysage, des couleurs et une ambiance qui inspirèrent son aquarelliste de mère. A plusieurs reprises il l'accompagna dans ces promenades de peintre. Quand elle avait atteint le site choisi ou précédemment repéré ou croqué, elle installait son pliant et disposait sur ses genoux son carton à dessin en guise de table (elle n'utilisait jamais de chevalet en extérieurs) et s'arrangeait

pour faire tenir dans le coin supérieur droit son pot à eau (un gobelet en aluminium aussi large que haut) et elle utilisait, pour mélanger ses couleurs, le couvercle de sa boîte de peintures, où de petits renfoncements en tôle émaillée blanche permettaient de nuancer très exactement les teintes et les tons. Elle commençait généralement ses aquarelles par un tracé au crayon très léger et très flou délimitant les zones de couleur dominantes, puis elle appliquait alors ces teintes très mouillées, très diluées, à l'aide d'un gros pinceau de près d'un centimètre d'épaisseur, avant de traduire avec des pinceaux plus fins sa vision des objets, animaux et personnages éventuels, et particulièrement leur ombre, d'une manière unique et très impressionniste. Comme lui avait dit un jour Claude, son fils aîné, « finalement, ta peinture n'est qu'une juxtaposition de taches de couleur ».

Odile Baule-Rousseau, de son nom d'artiste, peignait en même temps qu'elle expliquait à Philippe, son plus fidèle accompagnateur, le pourquoi et le comment de sa technique. Elle lui montra comment rendre les bonnes proportions d'un arbre, d'une maison ou d'un personnage, compte tenu de la perspective, en relevant leur taille sur un crayon tenu à bout de bras, puis reporté sur le papier. A l'occasion, Philippe s'essayait à peindre lui aussi le même modèle sans pour autant copier sa mère. Ces premières expéditions dans l'est de la Cité Administrative, vers et au-delà du ravin, au printemps 52, produirent quelques très belles aquarelles dont les tons ocre-rouge contrastaient avec le mauve et le violet des jeux d'ombres et des ombres projetées par les silhouettes imprécises des figuiers de barbarie.

Considération

De l'autre côté de la cité, au sud, un vaste terrain vague faisait face à la maison, et servait annuellement pour accueillir et organiser les festivités liées à l'anniversaire du Sultan en exil, Mohamed V. A cette occasion, les autochtones érigeaient de véritables murailles de palmes, avec des arches aux formes traditionnelles, et pendant une semaine, ce terrain vague se transformait en palais des mille et une nuits, résonnant de musique traditionnelle dans une profusion de lumière dorée sur fond rouge et vert. Au-delà de cet espace où, le reste de l'année, paissaient quelques vaches blanches surmontées de leur pique-bœufs, la route des Zaers menait, à gauche, vers Valdor, un lieu-dit où Pierre Rousseau emmenait parfois ses enfants boire un soda dans un café-tonnelle, en pleine forêt des Zaers. Plus loin, la route conduisait à l'oued Acreuch. A droite, elle conduisait à Rabat en passant par le quartier de l'aviation, avec sa base aérienne et son aéroclub, que l'on atteignait à vélo en traversant la pinède, en contournant la villa des Tesson et le couvent des clarisses, un peu plus loin. C'était dans

cette pinède que se tenait, tous les ans, la kermesse paroissiale organisée, sous la houlette du père Nicou, curé de la paroisse, par un groupe de dames patronnesses dont Odile Rousseau faisait partie. Le clou de la kermesse était, en soirée, le radio-crochet, auquel le jeune Philippe s'était trouvé inscrit trois années de suite pour sa jolie voix de soprano. A trois reprises il chanta la même chanson : « Perrine était servante » et il ne fut pas « crocheté » mais au contraire chaudement applaudi, et repartit une fois avec un lapin, une autre un panier garni. Ces lots n'urent pas une grande signification pour la jeune vedette locale ; par contre, il gardera toujours en mémoire le trac suivi par l'exaltation ressentie lors des applaudissements qui le récompensaient d'un travail bien fait. A ce moment, Philippe prit un goût certain pour l'admiration et la reconnaissance du public, qu'il pourrait dorénavant opposer à la non-considération de sa fratrie. Car il est vrai qu'il souffrait d'être le petit dernier, le » Morveux », le « Merdeux » qui se faisait remettre en place par son grand frère en ces mots : « Tais-toi, tu n'as pas droit à la parole ! ». Pourtant, son grand frère, qui était aussi son parrain, adoptait parfois un comportement d'initiateur bien paradoxal. C'est ainsi qu'un matin de juillet1952, très tôt, Claude réveilla Philippe discrètement, tout en lui faisant signe, l'index sur la bouche, de ne pas faire de bruit pour ne pas réveiller leur père. Ils descendirent tous deux en silence, et Claude sortit son vélo, et, toujours mystérieux quant à leur destination, fit signe à son petit frère de monter sur le cadre, devant lui. Puis il prit la direction de la pinède et il apparut vite à Philippe qu'ils étaient en route pour l'aéroclub.

Claude pédala directement jusqu'au hangar dont la grande porte béante laissait entrevoir quatre ou cinq appareils légers, dont un de couleur jaune vif et les autres gris métallisé. A part un de ces derniers, qui avait l'air un peu plus lourd que les autres et qui portait la marque Nord-Ecrin, les trois autres étaient des avions entoilés, biplaces en tandem, c'est à dire l'une derrière l'autre. Philippe ne savait toujours pas à quoi s'en tenir, mais une appréhension semblait poindre dans ses entrailles. Claude lui dit : « Allez, monte devant ; on va faire un petit tour » et il installa son frère en place avant, l'aida à boucler sa ceinture, puis s'installa lui-même en place arrière après avoir poussé l'avion hors du hangar. L'odeur d'essence, de colle, de caoutchouc et de peinture, bref d'hydrocarbures divers, monta légèrement à la tête de Philippe, à la fois fier et mort de frousse. Puis le mécanicien de l'aéro-club tourna l'hélice à la main deux fois avant de crier « CONTACT ! », ce à quoi Claude répondit « Contact » en levant le pouce, et le mécanicien lança le moteur d'une dernière impulsion de ses deux bras tendus sur l'hélice en bois vernis. Le moteur toussa, tressauta puis vrombit dans un courant d'air impressionnant, puis l'avion roula lentement sur le

goudron. Philippe n'en menait pas large mais se sentait important, comme chaque fois que son grand frère lui expliquait ou lui montrait quelque chose. Puis l'avion s'immobilisa au début de la piste d'envol et dans son alignement, puis Claude, après avoir relevé et rabattu, pour les fermer, les deux petits volets-portière gauche, maintint l'avion bien en ligne, les pieds sur les freins, et poussa la manette des gaz. Le petit avion se mit à vibrer de toute sa structure, et commença à rouler de plus en plus vite, et Philippe regardait, sur sa gauche, les petites roues, chaussées de gros pneus, tressauter sur les irrégularités du sol, au bout des triangles articulés sur la coque et reliés par deux amortisseurs croisés entre eux, qui constituaient le train d'atterrissage. Puis soudain, les roues cessèrent de sauter, et les traces de pneus au sol se rapetissèrent, ainsi que les moutons au loin, jusqu'à devenir minuscules. Ils étaient en vol ! Ils avaient décollé face à l'ouest et finissaient leur montée en survolant les limites de Rabat. Là, Claude mit l'avion en vol horizontal et montra à Philippe le quartier d'Akari, qu'ils avaient habité quelques mois plus tôt. Philippe reconnaissait bien la maison mais surtout, il apercevait l'Océan, droit devant et l'appréhension bien naturelle qu'éprouve quiconque vole pour la première fois se trouvait augmentée, décuplée par sa peur de l'eau. Bien entendu, la taquinerie constitutionnelle du grand frère prit le dessus, et le tout nouveau pilote fit bien évidemment tout ce qu'il ne faut pas faire si on ne veut pas définitivement dégoûter son passager de l'avion : il fit quelques décrochages qui firent remonter l'estomac de Philippe dans sa gorge, puis une série de virages serrés qui le clouèrent dans son siège alors que toute la fenêtre latérale de l'avion était pleine du bleu foncé de l'océan, dont le passager ne se sentait séparé que par la mince carlingue de toile. Après une dizaine de minutes, Claude remit l'avion dans la direction du terrain et le posa délicatement ; au moment de tourner à gauche vers le hangar, il se rendit compte qu'il venait de brûler la politesse à un gros appareil militaire aligné au décollage. Ainsi, à sept ans, Philippe eut droit à son baptême de l'air piloté par son grand frère qui n'en avait que dix-sept. Loin de le décourager, cette expérience fut ressentie par Philippe comme une véritable initiation et le garçon n'eut de cesse, à partir de ce jour, d'en apprendre plus sur l'aéronautique et il devint un pilier assidu de l'Aéro-club, où il aimait venir en fin de journée, quand le soleil couchant commençait à estomper dans son contre-jour les couleurs vives de la flore qui ornait le terrain d'aviation (Soucis, Iris, Gueules-de-loup, pois de senteur, etc..), Il passa des heures à regarder les mécanos reconditionner les avions, les rentoiler, régler les câbles de gouvernes et ainsi apprit le vocabulaire aéronautique de base de la bouche du chef mécanicien de l'aéro-club, un certain Mills, dont l'épouse tenait le bar du club-house.

Été 1953 : vacances en France

C.F.M.
T.F.(1) CARTE D'IDENTITÉ CMO
FAMILLES NOMBREUSES
064905
VALABLE JUSQU'AU
12.01.55
Mr ROUSSEAU Philippe
NÉ LE 29 Décembre 1944
DOMICILE Cité Administrative N°1
Souissis. RABAT
RÉDUCTION DE
30%
SUR LES PRIX DES TARIFS GÉNÉRAUX
(1) Zone Française seulement

L'administration avait organisé au bénéfice de ses agents et de leur famille, des congés payés en Métropole. Le trajet était prévu en train au départ de Casablanca ou de Rabat. Début Juillet 1953, toute la famille Rousseau au grand complet embarque dans le train, en fin de journée. Un premier arrêt de plus d'une heure à Port-Lyautey permet aux Rousseau de faire une brève visite de la ville et de se restaurer. C'est là que Philippe vit pour la première fois ce que l'on appelait des yachts (prononcer YAUTES). Pour lui, ces bateaux se caractérisaient par la présence de casquettes ou « fly-bridges » et le fait qu'ils étaient amarrés tous ensemble dans le même secteur du port.

Après cette courte escale, le train repartit vers Tanger, avec un arrêt prévu en pleine nuit à Petitjean, gare de triage et nœud ferroviaire où se rejoignaient les lignes de Meknès et Fès avec celle de la côte. La famille Rousseau occupait un compartiment entier. Pour la nuit, les valises avaient été descendues des filets à bagages et disposées entre les deux banquettes, permettant aux parents et aux deux grands de reposer leurs jambes plus confortablement.

Nicole et Philippe étaient installés dans les filets à bagages où ils pouvaient s'allonger complètement. C'est de ce poste d'observation que Philippe s'était constitué les souvenirs tels qu'il lui reviennent cinquante-

trois ans plus tard. L'ambiance de cette gare de triage, où quelques lampadaires diffusaient une lumière blafarde sur le quai, désert à une heure du matin, et où les seuls bruits étaient ceux de la manœuvre accompagnés par les ordres étouffés des agents et d'avares coups de sifflet, symbolisait le provisoire. Les parents de Philippe semblaient s'être provisoirement endormis, à l'exception de sa sœur Geneviève qui regardait à l'extérieur sans rien voir, dans une sorte d'attente résolue, fataliste. Le train était provisoirement dans le noir, l'éclairage des compartiments ayant été coupé à l'entrée en gare. Seule la lumière blafarde des lampadaires, éclairait provisoirement les wagons et leurs occupants, à la faveur des manœuvres de recomposition de la rame.

Le train n'arriva à Tanger qu'en fin de matinée et on embarqua sur le ferry-boat de Tanger à Algesiras, en vue du rocher de Gibraltar. Quelques marsouins égayèrent un peu la traversée qui dura environ une heure et demie. Le périple en train qui suivit inclut une escale de la journée à Madrid avec déjeuner dans un grand restaurant non loin de la gare principale. Au menu, grillades de veau pannées. Le serveur, n'ayant que cinq portions sur son plateau, servit tout le monde sauf Philippe, puis s'éloigna de la table. Craignant d'avoir été définitivement oublié, le garçonnet fondit en larmes. Mais le garçon revint avec une part encore plus grosse que les autres.

L'après-midi fut consacré à la visite du Musée du Prado, qu'Odile ne voulait pas manquer. Philippe garde un souvenir horrifié de ces immenses salles remplies d'énormes toiles sombres représentant des sujets aussi macabres (Goya) qu'austères (Vélasquez),

La suite du voyage parut longue à tous, les trains espagnols de l'époque étant loin de rivaliser avec les motrices BB françaises. Dans la Sierra Madre, quelques passagers se distrayaient en descendant en marche et en courant à côté du train à la même vitesse ! Les repas se prenaient au wagon restaurant, et Philippe se souvient de la gourmandise de son père, réclamant, d'un clin d'œil entendu au maître d'hôtel, du rab de paella !

Enfin, on arriva à Hendaye, où on changeait de train pour Tarbes et Bagnères. Profitant de cette courte escale pour se détendre en marchant un peu, toute la famille se dirigea vers le front de mer. Il y soufflait une effroyable tempête, et Philippe se souvient des vagues énormes projetant de grosses pierres sur la chaussée. (Peut-être était-ce au retour ?).

La petite maison louée à Bagnères pour les deux mois de vacances se situait presque en face de la gare et ne comptait que trois chambres. Ce qui obligea Pierre et Odile à en partager une. Ce fut la dernière fois qu'ils firent chambre commune. Pour une fois, Philippe ne partagea pas avec ses sœurs, mais avec son frère, une chambre à un seul grand lit donnant sur le

devant de la maison. Fort heureusement, Claude partit vite pour une expédition à vélo, ce qui préserva Philippe des taquineries de son frère. Cet été 53 fut fort pluvieux, et Nicole et Philippe passèrent des après-midi entiers au café du coin, à jouer au billard électrique avec les petits voisins. Le soir, ces petits voisins faisaient péter des pétards ou allumaient des feux de bengale devant la gare.

La rue se terminait par une passerelle pour piétons qui enjambait l'Adour. Il y avait dans la petite bande de voisins une adolescente assez mignonne et un tantinet exhibitioniste, qui prenait un plaisir certain à se percher sur le gros bloc de pierre ou de béton qui marquait le départ de la main courante de la passerelle, et laisser le vent soulever ses jupes, au bénéfice de tous ces jeunes mâles réjouis.

Odile avait prévu de rendre visite à ses parents en région parisienne, et confia donc Philippe à ses amies Annie Corot et sa mère, locataires d'une toute petite maison à Sainte-Marie de Campan, plus haut dans la vallée. Il y avait là aussi P'tit Claude Conri, le fils d'Annie, un an plus jeune que Philippe, et qu'il connaissait depuis l'enfance (49-50). Philippe passa donc quinze jours pluvieux dans ce cadre splendide, accompagnant ces dames qui, selon la météo, allaient aider à la fenaison dans des prés très pentus où aucune mécanisation n'était possible.

Lors de ce retour à Asté après trois ans, Philippe apprit que Mademoiselle Paul, son ancienne institutrice, avait finalement épousé le conducteur du car de la Mongie. Il en fut très contrit, estimant que ce n'était pas un homme fait pour elle. La jalousie n'a pas d'âge !

Odile rentra de Paris, fit quelques excursions et aquarelles au col du Tourmalet, à Payolle, en compagnie de Philippe. Le voyage de retour au Maroc fut la répétition en sens inverse de l'aller. Philippe ne fut pas mécontent de retrouver son école et Madame Luciani, en huitième (CM1) et avec de nouvelles égéries (Béatrice Drouot, Georgette Rodrigez, et… sa nouvelle cavalière dans Petrouchka).

Cette année scolaire 1953-1954, à l'école de la Cité, fut pour Philippe une assez belle réussite. Il était soit premier de la classe, soit second, en alternance avec Joseph ou Georgette Rodriguez, ses camarades de quartier. Chaque fois qu'il était premier ou second, sa maman lui achetait une petite voiture Dinky Toys. Sa collection atteignit vite la vingtaine, comprenant une Buick Roadmaster, un Studebaker Champion, une dépanneuse Citroen, une Deux-Chevaux, un HY, un taxi Vedette, etc… auxquelles vinrent s'ajouter quelques Dinky Supertoys pour noel. (Camion Willème avec fardier, Camion Unic avec Multibenne Marel).

Les week-ends d'hiver se passaient en général chez les Laffaille ou bien à des concours hippiques auxquels participait l'oncle Gil. Une fois, ce fut

un match de polo, au cours duquel il fut blessé au visage par un coup de maillet malencontreux.

Les sœurs de Philippe allaient faire de l'escalade sur les falaises de l'Oued Ikem, au sud de Rabat, sous la houlette du Père Hervouet. Un jour, Philippe les accompagna et Geneviève lui indiqua sur place un parcours relativement aisé, où il suffisait de progresser le long d'un redent large d'une dizaine de centimètres, le ventre collé à la paroi, en s'assurant par les mains grâce à des prises faciles dans les infractuosités de la roche. Philippe était donc occupé à ce parcours, en évitant de regarder vers le bas, où la paroi rocheuse semblait plonger tout droit dans les eaux verdâtres de l'oued, lorsqu'il mit la main droite dans un trou de quelques centimètres de large, situé à peu près à hauteur d'épaule. La main dans ce trou, il en sentit le fond bouger, puis glisser sur le côté, et eut tout juste le temps de retirer sa main pour voir disparaître la queue du serpent ou du lézard dans la roche. Il n'y avait plus aucun danger, le reptile ayant disparu, mais la peur rétrospective de Philippe le tétanisa sur place, et il n'osa plus bouger, les yeux désormais fixés sur l'oued, en contrebas, ne voyant rien d'autre que les remous de l'eau verte. Il se mit à hurler, n'osant plus reprendre prise dans le même trou, et Geneviève vint, avec un autre alpiniste, lui porter secours. L'une devant et l'autre derrière, ils encadrèrent ainsi Philippe et tous trois finirent le parcours qui menait à leur plateforme-base, sorte de balcon naturel entre deux surplombs. Il n'était pas nécessaire d'aller bien loin pour se faire des émotions !

Roulements à billes

Les trottoirs de la Cité étaient goudronnés, couverts d'un bitume rouge bien lisse. Une surface idéale pour y faire rouler les « chariots ». Dans leur forme la moins sophistiquée, ceux-ci étaient composés d'une planche de 2 à 4 centimètres d'épaisseur, munie de deux essieux dont un fixe à l'arrière et l'autre pivotant pour assurer la direction du chariot. Les roues étaient des roulements à billes. Plus ces roulements étaient gros, mieux c'était. L'idéal, c'était deux gros roulements à l'arrière et un plus petit à l'avant, monté sur un axe en bois cloué sur deux massifs, eux-mêmes solidaires de l'essieu pivotant. Ce fut ainsi que Philippe acquit ses premières notions de mécanique, de résistance des matériaux et devint expert en redressement de clous et en déblocage de roulements à billes ensablés. Le fin du fin consistait à fabriquer un axe de roue avant en bois rouge, très solide, mais presque impossible à clouer. D'où la notion d'avant-trou, à condition de disposer d'une chignole avec le bon foret. Le pivot central directionnel lui fit découvrir le caractère universel de la rondelle ou de l'entretoise, et l'utilité du contre-écrou, permettant de réduire la friction et d'empêcher

l'agrandissement du trou de pivot par le filetage dudit pivot. D'autres notions essentielles de mécanique furent ainsi assimilées, telles que : jeu, lubrification, centre de gravité, rayon de braquage, garde au sol, porte-à-faux, etc…

Aux beaux jours (d'avril à octobre), le jeudi ou le dimanche, quand on ne jouait pas aux chariots, on allait à la plage avec le Père Nicou. Monsieur TESSON lui prêtait, à titre permanent, un vieux pick-up Chevrolet dans lequel il emmenait garçons et filles à la plage ou à la pêche aux moules. Aucun principe de précaution n'avait cours en ces heureux temps. Il conduisait instinctivement, et chacun assurait sa propre sécurité comme il le pouvait, assis sur les ridelles ou debout derrière la cabine, ou encore le jambes pendantes à l'arrière, le long des pistes sablonneuses qui longeaient la plage, entre la route goudronnée et la mer. Quand il n'y avait aucun autre accompagnateur adulte que le Père Nicou lui-même, les plus petits montaient devant avec lui. Sa bonne étoile remplaça avantageusement les ceintures de sécurité et les air-bags, inconnus dans l'automobile à l'époque… Allah est grand ! (Oh ! Pardon, mon Père)

En août 1954, un autre événement se produisit, qui allait marquer Philippe à vie. C'était un jeudi. Au déjeuner, Claude annonça qu'il allait voler pour la première fois sur le nouvel avion de l'Aéroclub, un Piper Super Cub jaune. Vers quatre heures de l'après-midi, Philippe est en train de jouer avec ses copains (avec des chariots à roulements à billes) du côté du no. 19, lorsque l'attention des enfants est attirée par un bruit inhabituel de moteur d'avion. Il parait plus près que d'habitude et il cafouille. Tous dressent donc la tête quand soudain ils voient un avion jaune arriver, très bas au dessus des arbres de chez Gagé, faire un demi tonneau et se mettre sur le dos avant de venir s'écraser entre le garage et la maison des RAOUX et prendre feu. Philippe avait distinctement reconnu le nouvel avion du club. Il se dirigeait vers la maison en se demandant comment il allait faire part de son inquiétude à ses sœurs et sa mère, lorsqu'il aperçut son frère, tout essoufflé sur son vélo, venant rassurer lui-même ses proches. Entre temps, tout le monde avait accouru pour voir le spectacle. L'avion était piqué tout droit, l'empennage en l'air, et on distinguait clairement la silhouette du pilote mort, au milieu des flammes, la tête contre le tableau de bord. C'était la première fois que Philippe voyait un cadavre, et il en fit des cauchemars pendant près d'une semaine, imaginant que le squelette du pilote était sous son lit !

Dès le lendemain du crash, après que les pompiers eurent éteint L'incendie et évacué les restes du pilote, tous les gamins du quartier étaient venus récupérer ce qu'ils pouvaient sur l'Avion : l'un un cadran, l'autre

une manette, tout cela sans aucune autre motivation que de garder un souvenir morbide de l'accident…

Et Claude, non sans une certaine émotion, relata ce qui s'était passé : Alors qu'il venait de se poser après avoir effectué quelques circuits, il était encore sur la piste, et il vit arriver vers lui en courant un énergumène en état d'ébriété. L'homme, apparemment américain, extirpa Claude de l'avion et, malgré la résistance du jeune homme, prit place aux commandes et décolla sans autre forme de procès. C'était un pilote de chasse de la base américaine d'Anfa, près de Casablanca, qui avait passé le plus clair de la journée à boire au bar du club-house. Voyant ce petit avion jaune atterrir, il fut pris d'une pulsion soudaine de voler et courut vers l'avion. On connaît la suite. A-t-il voulu faire avec cet avion léger une figure de voltige, ou bien est-il tombé en panne de carburant peu de temps après le décollage ? Le seul fait indiscutable, c'est que le pilote était ivre, et avait du appliquer la « règle des six mètres avant l'avion » au lieu des « six heures avant le vol »…

…

Mais revenons à cette fin d'année scolaire 1954, à partir de Pâques. Madame Despatins décide de présenter, pour la fête des écoles de Rabat, un spectacle de danse Russe : Petrouchka. Les costumes, superbes, sont en satin : un pantalon bouffant noir, une tunique en satin blanc avec un col officier et des manchettes brodés, une toque en fourrure et des bottes noires. Les matériaux furent fournis par l'école, à charge pour les mamans de confectionner les costumes sur les indications précises de Madame Despatins de sorte qu'ils soient tous identiques. Le soir de la générale, au cinéma Royal de Rabat, l'école de la Cité administrative remporta un vif succès avec Petrouchka. Le tableau final comprenait une grande roue par l'un des danseurs les plus sportifs : un certain Molina, très en retard dans ses études, et donc très en avance sur ses condisciples quant à son développement physique et musculaire. Il était à Philippe, physiquement parlant, ce que Lino Ventura était à Jacques Brel dans « L'aventure c'est l'aventure ».

Après qu'ils eurent triomphé sur scène, les « petrouchkas » étaient montés voir la suite du spectacle depuis le « poulailler », où des places leur étaient réservées. Philippe et sa cavalière, dont il a depuis oublié le nom, étaient inséparables. Les filles avaient, pour l'occasion, été maquillées et portaient toutes du rouge à lèvres. Philippe a gardé le souvenir de l'émotion ressentie lorsque sa cavalière lui posa un petit baiser sur l'épaule, marquant la tunique en satin blanc du joli cœur rouge de ses lèvres.

Un autre souvenir coloré et savoureux est celui de son premier couscous : la « fatma » des Rousseau mariait sa fille, elle-même domestique chez les Texier. Les deux familles françaises furent invitées au Douar Doum, dans le bidonville où toutes les petites maisons étaient faites de papier goudronné. Mais à l'intérieur de chez HRNIYA, toute la surface du sol était recouverte de splendides tapis marocains et tout était d'une propreté parfaite. Un arbre poussait au milieu de l'espèce de patio et une chèvre y était attachée, assez court. À quelque distance de là, plusieurs petits réchauds en terre cuite (des canouns) maintenaient au chaud différents plats, couscoussiers ou théières, tandis que rôtissait, encore un peu plus loin, le Méchoui de mouton. De grands poufs étaient disposés en cercles autour de deux tables basses supportant deux immenses plateaux de cuivre ciselé. Une fois tous les convives assis, selon un protocole oublié mais certain, d'immenses plats ronds en terre cuite contenant l'un une montagne de semoule et l'autre des légumes parfumés furent déposés sur les plateaux. Les hôtes avaient eu la délicatesse d'emprunter à leurs invités européens des couverts et des assiettes, pour qu'ils n'aient pas à utiliser leurs seuls doigts pour se servir et manger à la Marocaine. Toutefois, chacun s'essaya à la confection de boulettes de semoule en utilisant le dos du pouce, l'index et le majeur de la main droite. La semoule, très cuite et imprégnée de beurre rance, s'amalgamait bien en boulettes homogènes et tous les Français n'utilisèrent pas leurs couverts. Ensuite arrivèrent les lambeaux de mouton grillé, sommairement découpés du méchoui abondamment arrosé de son jus chargé de cumin et d'autres épices, inconnus de Philippe, mais dont il n'oubliera jamais la saveur et le parfum. Puis ce fut le rite du thé à la menthe, « la thèille », servi bouillant avec des théières en argent de style Louis XV, dans de petits verres décorés d'arabesques peintes. Le maître de maison versait le thé en éloignant de plus en plus la théière du verre, de manière à permettre au breuvage de refroidir dans sa chute. Le thé était très chaud et très sucré, sensation bienvenue après les plats relativement épicés. Philippe n'a plus aucun souvenir de dessert ou d'autres sucreries, mais il a gardé un souvenir sensuel de ces instants à la fois exotiques et rassurants, de ces parfums et de la lumière dorée, qu'elle eût été électrique ou au pétrole.

Le Chellah

Il n'y avait qu'un pas du Douar Doum au Chellah, une ancienne forteresse almoravide gardant l'entrée Est de Rabat. Son minaret surmonté de son nid de cigognes fut l'un des sujets favoris d'Odile pour ses aquarelles, et pour Philippe un but de promenade toujours agréable. Il y faisait frais et on entendait l'eau ruisseler en permanence. Des figuiers

tentaculaires y cohabitaient avec des ifs de la période romaine, et le caquètement incessant des cigognes en faisait un lieu vivant et féérique à la fois.

Les souvenirs des dernières années passées au Maroc se télescopent un peu dans la mémoire de Philippe quant à leur chronologie. Certains événements marqueront sa vie, comme sa première expérience aux commandes d'un engin motorisé, un vélo Solex. Son frère aîné avait depuis quelques mois, délaissé son superbe vélo Peugeot (un « Routier » ultra-léger que son père lui avait offert pour son bac) pour le scooter Lambretta d'occasion que sa tante lui avait légué. Un après-midi, en rentrant de Rabat, Claude eut la rotule cassée dans un accident de la route, et fut ainsi cloué au lit avec la jambe dans le plâtre pendant plusieurs semaines. Le jeudi après-midi, il recevait la visite d'une (petite) amie, laquelle venait à Solex. Un de ces jeudis, Claude proposa à Philippe d'aller faire un tour avec le Solex de la demoiselle. Le gamin n'en crut pas tout de suite ses oreilles ! Fallait-il qu'il gênât et que Claude eût envie de se trouver seul avec son amie… Toujours est-il que la grand frère expliqua dans le moindre détail à son cadet comment faire démarrer le vélo Solex :

« – d'abord, tu pédales comme sur un vélo normal, avec le moteur relevé. Quand tu as pris assez de vitesse, tu repousses le levier noir vers l'avant et tu amènes le galet du moteur en contact avec la roue avant, mais attention : tu dois en même temps décompresser, c'est-à-dire appuyer sur l'espèce de gâchette située à droite et à l'intérieur du guidon. Après quelques secondes, tu relâches le décompresseur et le moteur démarre ». Philippe fit exactement comme on lui avait dit, mais rien ne se passa : il n'y avait plus d'essence dans le réservoir ! Retour dans la chambre où Claude et son amie ne s'attendaient apparemment pas a le revoir de sitôt ! Nouvelles instructions :

– « Tu vas à la station service, et du dévisses le bouchon du réservoir, que tu fais remplir ras-bord d'huile, puis tu le verses dans le réservoir. Ensuite, tu fais remplir le réservoir d'essence ordinaire, pour obtenir du mélange. Et puis tu réessayes, et çà devrait marcher ».

Puis Claude lui tendit de quoi payer l'essence, et voilà notre gamin à la pompe. Le bouchon, l'huile, l'essence, tout est clair. Mais çà ne marche toujours pas ! Retour à la maison… On avait oublié le robinet d'essence ! Et c'est en riant que les tourtereaux, désabusés, se rendirent compte de leur oubli et de la persévérance de Philippe, pour qui la perspective de piloter un engin à moteur avait complètement occulté les autres aspects de la transaction. Enfin le solex démarra et le jeune pilote, grisé et décontenancé par cette impression de puissance, ne pouvait s'empêcher de pédaler quand même, comme un réflexe. L'impression de puissance ressentie était, par

définition, inédite et inespérée. Cette expérience inattendue fut perçue par Philippe comme un cadeau merveilleux, justement par son caractère fortuit, et il lui fallut plusieurs années pour comprendre les vraies raisons de cette marque de confiance de son grand frère. Car il n'avait que neuf ans…

Claude avait un copain nommé Clairac, qui venait régulièrement chercher Geneviève pour l'emmener à la plage avec sa Quatre Chevaux, et elle en profita pour proposer à Philippe de les accompagner. Le gamin, trop heureux de faire un tour de voiture et d'être avec des « grands », ne se fit pas prier. Les jours suivants, dès qu'il entendait la petite voiture arriver en se signalant de sept coups de klaxon Ta. Ti.ti.ti.ti., Ta.ta, Philippe était tout ravi d'annoncer à sa grande sœur qu'elle était attendue. Elle l'était sans doute moins mais ne voulait pas décevoir son petit frère et acceptait l'invitation de Clairac. Un jour, il les emmena à une plage où il y avait un bar avec une piste de danse animée par un orchestre musette, dans lequel jouait leur ancien voisin, Monsieur Munoz, et c'est là que Philippe réalisa que sa grande sœur Geneviève avait aussi un sexe et pouvait aussi plaire aux hommes.

Clairac vendit sa 4CV (à l'oncle Jean) et fit l'acquisition d'une Ford Vedette, avec laquelle il emmena Geneviève et Philippe en excursion vers l'Oued Acreuch. Puis les cours reprirent et le pauvre Clairac en fut réduit à tenter de récupérer Geneviève à la sortie du lycée. Cela lui donnait l'occasion de circuler pour le plaisir, de « frimer » dans les rues de Rabat. Un après-midi, alors qu'il passait devant la porte principale du Lycée de garçons (Lycée Gouraud) avec sa grosse Vedette, quelque chose se rompit ou se dévissa au niveau de sa direction et la voiture se trouva bloquée au milieu de la rue en « louchant », les deux roues avant braquées chacune en direction opposée. Pauv'Clairac !…

Le chemin de l'école de la Cité, où allait Philippe, et qu'il empruntait donc à pied quatre fois par jour, passait devant une petite épicerie arabe où on trouvait de tout, des bonbons en vrac, des pois-chiches grillés, des stylos, et… des canifs. Un jour, Philippe déroba un billet dans le sac de sa maman et fit l'acquisition de cinq canifs, tous ceux du présentoir ! Et il se souvient encore du poids de cette folie, dans sa poche et sur sa conscience. Mais Odile s'en rendit compte et délégua Geneviève auprès du commerçant pour lui restituer les couteaux et en obtenir le remboursement sous la menace de le dénoncer pour avoir vendu ces objets à un enfant.

Hervé Massenet, un cousin éloigné, vivait également à Rabat, chez ses parents Yves et Denise, tous deux légèrement plus âgés que Pierre et Odile. Yves était le petit neveu du célèbre compositeur et le neveu de Sophie

Massenet, la grand-mère d'Odile. Hervé, leur plus jeune fils, avait un ou deux ans de plus que Claude. Ensemble, ils décidèrent de construire un avion, un « Bébé Jodel », dont les plans étaient disponibles pour la construction amateur. On leur prêta un local à l'aéro-club et ils y passèrent le plus clair de leurs loisirs. Claude, un jour, ordonna à son petit frère, qui était dans une de ses phases contemplatives à l'aéro-club :

– « Viens, tu vas nous aider à construire l'avion. Tu vas nous faire des « bandes à clous ».

Il s'agissait de pré clouer dans des bandes de contreplaqué de 3 ou 5 millimètres d'épaisseur et de 2 à 3 cm de large, des pointes sans tête de 20 m de long, à raison d'une pointe tous les centimètres environ. Ces « bandes à clous » devaient servir à renforcer et maintenir en place les collages des panneaux de la « cellule » (le fuselage), pour être retirées une fois le collage sec. Il ne fallait pas que les pointes traversassent la bande de bois, du moins pas encore. C'est ainsi que Philippe acquit une expérience décisive en matière de pointes sans tête et de doigts meurtris par les coups de marteau maladroits. Cette expérience lui apprit également la patience et lui fit comprendre qu'il n'y a pas de sots métiers dans le processus technologique de la construction aéronautique. Il tirait une certaine fierté d'avoir été associé à ce projet ambitieux. Malheureusement, les deux entrepreneurs amateurs se brouillèrent pour des questions évidentes et prévisibles de financement. Le fuselage de l'avion ne fut jamais doté des ses ailes et fut revendu en l'état.

A la même époque, Odile Baule-Rousseau allait régulièrement rendre visite aux parents Massenet, qui habitaient au quatrième étage d'un bel immeuble cossu, en face de la gare et du Palais de Justice de Rabat. Yves Massenet y était magistrat. Odile n'était pas qu'aquarelliste. Elle faisait aussi des portraits au pastel, et elle avait entrepris de croquer celui de Monsieur le Juge dans sa tenue de Président de la Cour, c'est-à-dire en toge rouge et hermine. Ce portrait fut l'un des plus réussis que sa mère ait réalisés, et Philippe garde encore le souvenir vivace de ce visage austère mais illuminé, au regard bleu et très perçant, contrastant avec la complexion couperosée et la mince chevelure très blanche du magistrat.

Les Massenet avaient un chat appelé « Pips », un bon gros matou noir et blanc déjà âgé de huit ans à l'époque. Un été, ils demandèrent à Odile de le prendre en pension pendant qu'il se rendaient en France. Ce fut pour Philippe une grande joie et un excellent compagnon, qui lui infligea néanmoins quelques coups de griffes bien placés. Car il avait son caractère, le Pips ! Il parait que petit, il était tombé du balcon du quatrième et était remonté chez ses maîtres tout seul, comme si rien ne s'était passé. Dans le jardin du no.1, Cité Administrative, il faisait des bons à plus d'un mètre de

hauteur pour attraper des oiseaux au vol, malgré son grand âge… Il avait du peps, le Pips !… (à suivre)

Les Massenet étaient royalistes et un peu snobs. En tous cas, ils étaient certainement très élitistes, en dépit des carrières assez médiocres de leurs fils et gendre. Ils faisaient souvent état de leurs relations dans l'aristocratie ou dans le monde diplomatique (souvent liés) et étaient généralement présents aux rares réceptions que pouvaient donner les Rousseau, ainsi qu'aux vernissages des expositions d'Odile, dans la grande librairie-papeterie de Rabat, non loin de la cathédrale. Ce fut pour Philippe les seules occasions de voir sa mère très élégamment habillée et maquillée. Odile avait une beauté naturelle qui ne nécessitait que très peu de fard. Juste un peu de rouge sur les joues, estompé par de la poudre de riz, et un rouge à lèvres discret mais néanmoins affirmé. Peu ou pas de maquillage des yeux. Philippe se souvient encore de la robe fuseau bordeaux clair, cousue-main, que portait sa mère à ces occasions, avec des escarpins à talons hauts. Il se souvient également de cette broche complexe composée d'une multitude de petites perles nacrées – dont certaines avaient disparu – qu'Odile tenait de sa grand-mère Massenet.

Mais c'était chez les Laffaille que Philippe s'était fait le plus de souvenirs « mondains ». Il y avait les Duhem, dont les deux fils, légèrement plus jeunes, parlaient un français châtié, comme des livres. La mère de Madame Duhem était Madame de Blangé, atteinte d'un défaut d'élocution car elle n'avait plus de palais : – « Ou ou Eu-Vé-hons her-hai-nement » disait-elle à chaque fois que l'on prenait congé. C'était une personne d'une grande gentillesse, que tout le monde semblait apprécier. Elle conduisait un Juva-Quatre familiale grise et se proposait toujours pour raccompagner quiconque pouvait le souhaiter.

Les Wynans (ou Winens) étaient hollandais, diplomates (il était le Consul des Pays-Bas au Maroc) et faisaient également partie des invités réguliers au Souissi. Ils disputaient parfois d'amicaux matches de tennis sur le cours en béton, avec tante Michèle et Oncle Gil, exceptionnellement avec (ou contre) Pierre Rousseau.

Et puis enfin, il y avait Oncle Jean et tante Lydie (les Jean Rousseau). Le même oncle Jean qui était passé à Asté en 1949 avec sa Juva Quatre et qui était maintenant Officier des Affaires Indigènes dans la région d'Agadir. Cette fois-ci, ils étaient en Chevrolet, un magnifique coupé « BelAir » deux tons de 1953, de couleur grise métallisée avec le toit blanc. Tante Lydie, la toute petite mais très jolie jeune femme de Jean, Franco-Américaine de naissance, paraissait minuscule au volant de cette grosse voiture. Philippe était très impressionné par le tableau de bord de la

Chevrolet et par la radio, et cette image du coupé Chevrolet conduite par cette très jolie brune dans la grande allée bordée de palmiers du Souissi fait encore penser Philippe à une publicité américaine de l'époque, photographiée en Californie ou en Floride. Philippe a toujours été un peu envieux de Bertrand d'avoir tante Lydie pour marraine, bien qu'il n'eut jamais à se plaindre de la générosité et de l'affection que lui a toujours témoignées sa tante, qui a par ailleurs beaucoup compté dans sa vie.

Et puis il y eut Claude Glassman, une vague cousine de Bertrand, dont le père, ancien légionnaire, avait fait à sa femme une ribambelle d'enfants dont Claude était l'aînée. C'était une belle rousse aux cheveux courts, légèrement plus agée que Philippe, déjà femme, ce qui plaisait au jeune adolescent. Elle était consciente du pouvoir qu'elle exerçait sur Philippe et en paraissait pour le moins attendrie. Bertrand, trop jeune, ne pouvait encore percevoir le trouble provoqué par la jolie jeune fille chez son grand cousin au cœur d'artichaut. Toujours est-il que les deux jeunes gens s'attardèrent un peu dans le verger, où Philippe choisissait les plus belles prunes pour sa reine Claude. Le soir, dans son lit, il fit la prière secrète qu'ils s'aimassent toujours.

Chaussures à pneus,

Quand ils n'étaient pas pieds nus, les enfants du quartier étaient le plus fréquemment chaussés de sandales « spartiates » faites de lanières de cuir très épais et dont les semelles étaient découpées dans l'épaisseur des bandes de roulement de vieux pneus de camions. Inutile de dire que ces sandales étaient inusables et indestructibles tant que les lanières ne s'arrachaient pas de la semelle. Celles que portaient les enfants Laffaille étaient blanches.

Toujours en 1954, au printemps, Odile Rousseau dut subir une délicate opération chirurgicale pour corriger un problème lombaire devenu chronique. En effet, elle était sujette à de fréquents lumbagos et l'opération envisagée consistait à lui greffer entre deux vertèbres saines une espèce d'étai osseux prélevé sur son tibia, autrement dit à effectuer une arthrodèse par allogreffe. L'opération fut exécutée par le Docteur Mourgues, chirurgien réputé de Casablanca, où il possédait sa propre clinique. Il avait pour assistante Thérèse, la propre sœur d'Odile, bien qu'elle n'eut aucun diplôme ni qualification professionnelle. Mais les responsabilités étaient plus faciles à prendre à cette époque, et le Docteur Mourgues savait à qui il avait à faire et qu'il n'avait rien à redouter de la part de Thérèse Baule, même si Pierre Rousseau la surnommait « la Fofolle ». Il est vrai que Thérèse avait un côté « Aventurier » frisant à l'excentricité. Elle était

arrivée au Maroc par hasard, après l'incendie du yacht à moteur sur lequel elle avait suivi un de ses frères et un ami, propriétaire du bateau. Après des péripéties inconnues de Philippe, elle atterrit à Tanger et finit par débarquer à Rabat, chez sa sœur Odile, au 19 de la Cité Administrative. Elle dégotta très vite un job de gouvernante chez de riches colons, puis fit connaissance du Docteur Mourgues pour qui elle développa une admiration frisant la dévotion. Elle s'établit donc à Casablanca où elle resta quelques années, tenant le rôle de première assistante du chirurgien, y compris en salle d'opérations. Ainsi, elle fut aux côtés de sa sœur ainée pendant ses huit ou dix semaines en clinique. Étaient aussi établis à Casablanca à l'époque, les Moreau. Lui, Jean Moreau, juriste ou avocat, était le mari d'Odile de Grancet, fille du général et petite-fille adoptive de l'amiral René Godfroy, l'oncle d'Odile Baule-Rousseau. Un jeudi d'avril 54, on voit arriver au no.1 une Morris Minor 1000 découvrable immatriculée à Casa. C'était Jean Moreau qui, ayant réglé quelques affaires à Rabat, proposait de remmener un membre de la famille voir sa mère à la clinique. Philippe sauta sur l'occasion et fit la route en compagnie de cet inconnu sympathique et bien plus jeune que ses parents. Arrivés à Casablanca, ils se rendirent au domicile des Moreau, où Jean prépara un déjeuner rapide pour ses enfants et son jeune hôte. Philippe fut intrigué de le voir prendre dans le réfrigérateur un papier de boucherie contenant de la viande hachée et jeter cette dernière dans une poêle bien chaude. C'était la première fois que Philippe allait manger du steak haché ! Cela paraissait tellement simple à faire et c'était tellement bon qu'il se demanda pourquoi leur mère ou leur père ne leur en avaient jamais fait !

Puis Jean Moreau déposa Philippe à la clinique, où il fut accueilli par sa tante et put voir sa mère alitée. Elle avait sur le nez une drôle de paire de lunettes composées de plusieurs miroirs qui lui permettaient de lire un livre ou un magazine posé à plat sur son ventre tout en gardant le décubitus dorsal. Le principe du périscope appliqué au bien être clinique… Elle était engoncée dans un corset de plâtre qui l'obligeait à une immobilité constante et tout ce que cela implique comme inconfort et dépendance. Heureusement pour Odile, une bonne partie de ses soins était assurée par sa propre petite sœur. Thérèse raccompagna Philippe à la gare routière, où elle le mit dans le car pour Rabat, non sans être passée par un magasin de jouets et lui avoir acheté un bateau à moteur en fer blanc, dont l'hélice était actionnée par un élastique. Une fois arrivé à Rabat, Philippe connaissait assez bien les lieux pour rentrer chez lui tout seul. Il n'avait pas dix ans…

Philippe avait toujours craint son père, qui pourtant n'était pas physiquement violent. A part les pichenettes occasionnelles dans l'oreille gauche si le « merdeux » se tenait mal ou mangeait son jambon sans pain,

Pierre n'a « corrigé » son plus jeune fils qu'à deux reprises. Mais chaque fois à tort, Philippe n'étant pour rien dans ce que lui reprochait son père. Cette première erreur judiciaire eut lieu en 54 ou 55 : La façade du no.1 venait d'être repeinte (en blanc) ainsi que la cage d'escalier et le couloir (en beige). Au même moment, d'importants travaux de voirie étaient intervenus dans le quartier, laissant d'énormes tas de terre glaise bien rouge à la disposition des enfants. Ce matin là, une véritable bataille rangée se déclara entre les gamins du voisinage, qui se bombardèrent mutuellement à coups de poignées de glaise. Il y eut quelques tirs mal ajustés, qui atteignirent la facade fraichement repeinte et le mur de la cage d'escalier, malgré les protestations véhémentes de Philippe. Le tir cessa immédiatement, mais le mal était fait.. et quand Pierre Rousseau arriva du bureau et remarqua les impacts rouges sur le mur blanc, il attrapa son fils par l'oreille et lui administra une « rouste » à coups de poings, comme jamais il ne l'avait fait auparavant. Les protestations et les dénégations de Philippe n'y firent rien et c'est RHNYIA qui ameutée par les cris, parvint à apaiser la colère du père envers son fils.

C'est aussi en 1954 que l'oncle Jean revint de la guerre d'Indochine avec des récits d'expériences vécues lors de la chute de Dien Bien Phu. En particulier, Philippe se souviendra longtemps de ce camion GMC plein de soldats, à l'avant duquel l'oncle Jean avait pris place près du chauffeur, et qui roula sur une mine. L'oncle eut le temps de se retourner pour voir l'arrière du camion sauter, et tous les hommes avec… Le chauffeur et lui s'en sortirent avec quelques égratignures. L'oncle Jean avait débarqué un soir au No.1, en uniforme, en klaxonnant fièrement au volant de sa toute nouvelle Opel Kapitan bleue et blanche. Comme tous les klaxons allemands de cette époque, celui de l'Opel était enroué, contrairement aux tons plus mélodieux des Américaines et aigu des Françaises. Il donnait l'impression d'une voix cassée ou éraillée. La voiture fut donc ainsi surnommée « Aglae », par analogie avec une chanteuse québécoise de l'époque, célèbre pour le timbre de sa voix. L'Opel Kapitan 54, construite par la filiale allemande de GM, était très fortement inspirée de la Chevrolet de l'année précédente, mais l'oncle expliqua qu'elle avait pour lui l'énorme avantage d'une plus grande hauteur de pavillon, lui permettant d'y porter son képi sans aucune gêne en toutes circonstances.

Pendant les six années passées au Maroc, Nicole s'était montrée la plus sportive de toute la famille. Ses spécialités étaient la natation et le plongeon. Elle récolta quelques trophées, malgré son jeune âge, dans chacune de ces disciplines. En octobre 1955, elle entreprit d'apprendre à nager à son petit-frère. La nouvelle piscine de Rabat, près de l'estuaire du Bou-Regreg, à l'est de la ville, n'était évidemment pas chauffée et Philippe

et son instructrice sortaient de chaque leçon tout grelottants, le soleil d'Automne trop bas pour gratifier encore la piscine de ses rayons car il se couchait à l'opposé, de l'autre côté de la ville. Déjà bonne pédagogue, Nicole apprit à nager à Philippe en trois ou quatre séances, tout simplement en lui faisant exécuter le mieux possible les mouvements de la brasse, après lui avoir passé autour de la taille une bouée d'enfant en plastique, qu'elle dégonflait progressivement à l'insu de l'élève, jusqu'à lui dire un jour :

– « Ça y est, tu sais nager ! Il y a un bon moment que la bouée ne t'aide plus, car elle est complètement dégonflée !… ». Philippe s'exerça sur quelques longueurs dans le petit bain, puis, encouragé par sa sœur, il vérifia qu'il pouvait toujours nager là où il n'avait plus pied, Mais il éprouvait toujours une grande appréhension à regarder la profondeur bleue au-delà de ses pieds… Mais il était temps, car il allait bientôt entrer dans sa douzième année !

Exactement à la même époque, en Octobre 1955, le salon de l'auto de Paris présentait celle que l'on attendait impatiemment pour remplacer la Traction ; la DS 19. Une de ces fins d'après-midi, de retour du Lycée dans le bus rempli en majorité de lycéens, sur la Route des Zaers, une étrange voiture noire aux lignes futuristes et fuyantes, ressemblant beaucoup à la Turbo-traction de Monsieur de Champignac dans Spirou, doubla le car et provoqua une très vive émotion parmi les lycéens, qui tous s'écrièrent : – « Vive la DS, Vive la DS ! » et les dessins approximatifs du profil de la nouvelle Citroen ornèrent longtemps les couvertures des cahiers de texte et autres calepins dans les cartables.

16 novembre 1955

Ce fut une journée inoubliable, de liesse populaire, Mohammed V était de retour ! Il venait d'être relevé de son exil forcé à Madagascar et revenait à Rabat retrouver son trône de Roi du Maroc ! Mais il y avait quand-même école et Philippe, comme tous les après-midi, se rendit au lycée à vélo. Sur la piste cyclable à l'approche du Chellah, il fut entouré et pris dans une véritable marée d'hommes et de femmes en Djellabas. Les you-yous stridents des femmes lui perçaient les oreilles et la densité de la foule l'obligea à mettre pied à terre, et il ne pouvait que suivre le flot, qui fort heureusement allait à peu près dans la même direction que lui. Et ses voisins sonnaient la sonnette de son vélo en l'encourageant à faire de même : – « Allez, faut faire de brouit ! Faut tu sonnes ta sonnette, tol monde el son conton, lo solton y revient, viv'lo solton Mohammed V ! Viv'lo roi di Maroc ! Allez sonne, mon fils, sonne la sonnette ! ». Philippe obtempéra donc et une demi heure après il put se libérer de la foule et

reprendre le chemin du lycée. A aucun moment il ne s'était senti menacé. Ces gens étaient presque tous des habitants du Douar Doum, celui de Rhnyia, et ils étaient à la fête, sans la moindre agressivité. La procession de retour était encore là le soir quand Philippe revint du lycée, et une vieille citroen « Rosalie » conduite par un Marocain, transportant une bonne douzaine de personnes juchées sur les marchepieds, sur les ailes, le capot et à l'intérieur, continuait à rouler malgré une roue à plat, klaxonnant de sa vieille trompe asthmatique. Là encore, aucune menace ni aucun comportement agressif ou ambigu ne fut à déplorer de la part des manifestants joyeux.

Cette année scolaire 1955-56 fut la dernière passée au Maroc. Philippe avait été admis en Sixième sans difficulté. Le matin, Pierre l'emmenait au Lycée en Quatre-Chevaux, la voiture de fonction qui lui était allouée, en allant au bureau. Sur le chemin du lycée, il faisait un léger détour par une autre cité pour y prendre au passage une assez jolie jeune femme d'environ vingt-cinq ans et qui n'était autre que Mademoiselle Poncharreau, sa secrétaire. Il déposait ensuite Philippe devant la porte du lycée, non sans lui avoir donné une pièce de dix francs pour s'acheter un petit pain à la récré. A midi, il le reprenait au passage, sauf oubli… A deux ou trois reprises, Philippe ne voyant pas son père apparaître, prit à pied le chemin inverse et vit arriver son grand frère sur son scooter, qui venait le chercher. Belle aubaine ! Il préférait grandement le scooter de Claude, même si celui-ci se sentait obligé de lui faire bien sentir que çà lui en coûtait de venir spécialement le chercher parce que leur père l'avait oublié. Mais les occasions de faire du scooter avec son grand frère étaient si rares !

Le Dimanche, les filles allaient en général à la messe matinale, à 8 heures, leur mère à la grand'messe chantée de 9 heures (elle faisait partie de la chorale paroissiale) et Pierre faisait la grasse matinée et assistait à la messe de 11 heures à la cathédrale de Rabat, où l'accompagnait Philippe. Philippe se souvient très clairement des faits : son père restait debout très droit et très silencieux dans le fond de l'église alors que lui avançait jusqu'au premier banc offrant une place assise ; il suivait encore les indications du prêtre ou de l'assistance pour savoir quand s'agenouiller, se lever ou s'asseoir. Mais il ne sut jamais si son père allait à la messe par dévotion chrétienne ou parce qu'il s'y sentait obligé par le simple fait que son fils comptât sur lui pour l'y conduire… C'est dire combien la communication était étroite entre ces deux là ! Pourtant, un dimanche, Pierre prit, pour rentrer à la maison, la route de l'Agdal, un quartier résidentiel de Rabat où se trouvait l'une des rares charcuteries de la ville. Pierre acheta quelque supplément charcutier au déjeuner dominical, ce qui signifiait déjà qu'il était d'humeur gourmande, c'est-à-dire de bonne

humeur ! Sur la route qui les ramenait vers la Cité, contournant le Souissi et l'aérodrome, Pierre proposa à son fils de prendre le volant ! Philippe fut tellement surpris par cette offre venant de son père qu'il en resta bouche bée assez longtemps pour que Pierre se ravise et grommèle : – « Je ne crois pas que ce soit une bonne idée ». Philippe n'en est pas encore revenu…

Quelques semaines plus tard, on apprit la grande nouvelle ! Le retour en France était prévu pour le 10 Juillet. Nicole fut chargée par son père d'annoncer la nouvelle à sa mère ! Ce n'était pourtant pas anodin, le rapatriement définitif de la famille après six ans au Maroc, le dernier de multiples séjours en Afrique, après plus de 20 ans de vie coloniale… Pour Philippe, c'était une excellente nouvelle, car cela signifiait Voyage, Découverte, Ailleurs, autant de questions nouvelles, de réponses et d'enseignements nouveaux, qui allaient atténuer et compenser largement le chagrin de quitter ses camarades de six ans et tout l'environnement de ses années d'éveil. Le compte à rebours était lancé, il s'agissait maintenant de faire ses adieux, de « dédoubler » les amarres, avant de les larguer pour de bon.

Philippe entreprit donc une tournée du quartier pour faire ses adieux à tous ses copains et copines. Il termina par les Brézza, les épiciers du coin, qui ces dernières semaines l'avaient emmené à la plage tous les dimanches. Il avait partagé leur pique-nique (salade niçoise et gigot froid) en compagnie de leur fille (Annie ?). Un dimanche, n'ayant pas pu partir avec eux, il fit l'aller à vélo et revint avec eux dans leur Simca Domaine, une Aronde break.

CLAUDE BERNARD

Le paquebot qui les ramena à Bordeaux était le Claude Bernard. Il était magnifique, tout blanc, et appartenait à la compagnie des Chargeurs Réunis. Il assurait normalement le service régulier entre la France et Buenos Aires en Argentine, mais il avait été affrété par la Compagnie Générale Transatlantique pour répondre à la demande très forte de rapatriements de 1956. Lorsque les amarres furent larguées et que le Claude Bernard s'écarta du quai, Philippe remarqua le nom du Gullfoss, sur lequel ils étaient arrrivés au Maroc six ans auparavant, peint en grandes lettres blanches sur la muraille du quai. Le Claude Bernard était donc équipé pour les longues traversées équatoriales avec de vastes ponts, une piscine et un cinéma. C'est à bord que Philippe verra Fan-Fan la Tulipe, avec Gérard Philippe, Gina Lollobrigida et Noel Roquevert. Philippe eut tôt fait de trouver quelques camarades de son âge avec lesquels il passa le plus clair des deux jours de voyage à parcourir les coursives du paquebot (de préférence celles où il était indiqué « Entrée interdite »). Ainsi, ils

explorèrent l'hôpital, les cuisines, la plage avant, eurent un rapide aperçu de la passerelle et des machines. auxquelles on accédait par une porte située à la base de la cheminée, qui donnait sur une sorte de palier métallique tout en haut de la salle des machines. C'était vertigineux. Autrement, ils se prenaient pour les timoniers en faisant mine de barrer le navire depuis les barres à roues de pont, bien entendu débrayées, ou bien ils s'asseyaient sur le bord du pont, les jambes pendantes au dessus de la mer et les bras verrouillés au dessus de la lice inférieure du bastingage. La mer était belle et il n'y avait aucun risque. Philippe photographia le Cap Saint-Vincent, doublé de très près, et le « Chanzy », un autre grand paquebot affecté au rapatriement des Français du Maroc, qui faisait route inverse.

A l'approche de la côte française, la couleur de la mer changea, passant du bleu marine au vert, pour devenir carrément boueuse à l'approche de la Gironde. Mais le plus surprenant, c'était l'impression bizarre que donnait la Gironde, plate et turbide, de n'être profonde que de quelques dizaines de centimètres ! Etait-ce la proximité des rives verdoyantes très basses, ou l'opacité de l'eau, mais Philippe avait l'impression qu'il aurait pu descendre par la coupée et marcher jusqu'à la rive ! Il y avait un aspect insolite à voir les vaches paître depuis ce grand paquebot, d'où on aurait aussi bien pu, quelques heures plus tôt, voir d'autres mammifères, marins ceux là, comme dauphins ou baleines. Dans l'impatience d'arriver, Philippe et ses copains trouvèrent la remontée de la Gironde interminable, jusqu'à Bordeaux. Ils étaient impatients de fouler cette immense pelouse boisée que leur paraissait être la France.

CHAPITRE II
1956-59 L'AGE INGRAT

Ker Jeanne-Yves

Ce fut un semi-hasard si la famille Rousseau élut domicile à Paramé. On avait aussi envisagé Hendaye, où Claude était allé, à vélo, voir une maison en 53. Finalement, Geneviève étant étudiante à Rennes depuis un an, il avait été plus simple de lui confier la recherche d'une maison convenable. Elle avait ainsi trouvé « Ker Jeanne-Yves », au 8, rue Jean Jaurès à Paramé. La maison était carrée, un cube dont la moitié supérieure était mansardée, avec un toit à deux pentes exposées Nord et Sud, moins pentu que ceux alentours. Elle était construite en pierre du pays, une sorte de granit tendre brun. Un escalier extérieur en béton enveloppait le coin SE de la maison. Cette maison avait été construite dans les années '30 pour loger les personnels de la ferme Lefeuvre qui existait avant la guerre. Elle était flanquée, à un peu plus d'un mètre de son coin sud-ouest, d'une autre construction ronde que l'on appelait « le moulin », datant de la même époque. En fait, le « moulin » n'était que la base maçonnée d'un réservoir d'eau prévu au point culminant du « Tertre de Beaulieu », mais dont l'achèvement fut sans doute bloqué par la guerre, puis rendu inutile par l'arrivée de l'eau courante. Derrière, à la limite Sud de la propriété, un ancien poulailler était adossé au « moulin » et se prolongeait vers l'Est par deux celliers en parpaings. Environ cinq mètres plus loin, dans le coins SE du lot, un petit édifice couvert en tôle ondulée abritait des toilettes et un abri à bois.

Au nord, un ancien potager séparait la maison de la rue, distante d'environ sept mètres de la façade. La clôture sur la rue était constituée par une haie de troènes et un tamaris, un portail de bois et un massif de lilas. La maison était banale, sans caractère. Les seuls éléments architecturaux qui lui donnaient un peu de cachet étaient les linteaux arrondis des quatre grandes fenêtres du rez-de-chaussée, au nord, à l'est et à l'ouest.

Curieusement, la façade Sud était aveugle, sauf une fenêtre en chien assis à l'étage, qui semblait avoir été rajoutée plus récemment. La maison avait eu deux entrées séparées au rez-de-chaussée : la principale au Nord, protégée par un auvent d'ardoises sur une jolie charpente de bois, l'autre à l'est, constituée d'une simple porte vitrée, qui restera la porte d'entrée principale par la suite. Pierre avait fait réaliser, toujours par l'intermédiaire de sa fille ainée, un escalier intérieur en chêne dont la cage et l'inéluctable placard en dessous étaient venus remplacer l'ancien couloir. Pierre avait donc fait murer partiellement la porte Nord pour en faire la fenêtre en verre cathédrale des toilettes nouvellement installées à l'intérieur de la maison. L'édifice du fond du jardin ne fut pas démoli pour autant, au prétexte que « çà pouvait toujours être utile en cas d'affluence ». La maison était donc disposée en un carré de 8 x 8 divisé en 4 par deux cloisons perpendiculaires légèrement décalées par rapport aux axes médians de la maison. Les huit pièces ainsi formées sur les deux niveaux étaient, au rez de chaussée, une grande entrée ouvrant à l'est et d'où partait l'escalier intérieur, suivie d'une très grande cuisine au Nord-Ouest, avec deux grandes fenêtres en double exposition, et enfin un grand séjour double exposé Est-Ouest, éclairé à chaque bout par une de ces grandes fenêtres aux linteaux voutés. L'étage, mansardé, comprenait trois chambres à coucher dont la plus petite donnait sur l'escalier extérieur. L'imposte vitrée de la porte constituait la seule source d'éclairement de la chambre par la lumière du jour. La salle de bains, de belle taille, occupait le reste du quatrième quart de l'étage, après déduction de la cage d'escalier.

Tous les travaux n'étaient pas achevés le 10 juillet 1956, à l'arrivée des Rousseau. Le plâtrier était en plein travail et Philippe ne manqua pas de l'observer avec attention, notant l'adresse avec laquelle, d'un revers très souple du poignet, le plâtrier projetait des truelles de plâtre presque liquide sur la pierre brute du mur, sans en laisser tomber une goutte sur le sol. Puis il talochait le matériau en rechargeant, par taloches pleines, les endroits manquants, pour lisser ensuite, à l'aide d'un peigne-grattoir, le plâtre déjà dur et compact, sinon sec. Après avoir enduit le mur sur environ deux mètres carrés, il préparait une autre « gâchée » en versant la moitié du contenu d'un sac de plâtre dans une grande auge au fond oblique, déjà remplie d'une trentaine de litres d'eau. Il mélangeait le plâtre et l'eau à l'aide d'un grand T en bois jusqu'à obtenir l'homogénéité parfaite du mélange liquide, puis s'octroyait le temps de rouler et fumer une cigarette, pendant la prise partielle du plâtre. Les plafonds avaient déjà été enduits et lissés.

Les éléments de confort étaient spartiates. Le chauffage serait assuré par une cuisinière à charbon dans la cuisine et un poêle « à feu continu » (soi-disant) devant la cheminée d'angle du séjour. L'eau chaude était produite

par deux chauffe-eau instantanés à gaz, l'un au dessus de l'évier de la cuisine et l'autre dans la salle d'eau, desservant le lavabo, la douche et le bidet. Une fois que le plâtrier eût fini, il restait encore à terminer l'installation électrique et les peintures/papiers peints. Philippe passa des heures à regarder l'électricien, Monsieur Guyot, poser ses baguettes et ses fils d'aluminium isolés par une double gaine de caoutchouc et textile. Le jour où le peintre intervint pour peindre la cuisine, toute la famille alla déjeuner dans un petit hôtel-restaurant près de la mairie de Paramé, le « Grand Jardin ». Le petit déjeuner avait été pris ce matin là chez Madame Nobilet, qui tenait le café-épicerie du bout de la rue. La voisine, propriétaire du « moulin », Madame Busnel, était une ancienne marchande de quatre saisons parisienne en retraite, qui avait su composer et entretenir un très beau « jardin de curé » devant chez elle. Avant que Pierre Rousseau achète Ker Jeanne-Yves, ses occupants étaient précisément Jeanne et Yves Coléou et leurs deux enfants : Marie-France, un peu plus agée que Philippe, et Joel, un peu plus jeune. Ils étaient locataires et durent déménager avant l'été 1956, pour s'installer juste en face, au numéro 7.

Premiers contacts

Au no.1 rue Jean Jaurès, il y avait une maison de bois appelée « Le Chalet Névogilde », où habitaient Yves (Vonvon) et Françoise (Fanfan) Monnet, dont la mère était remariée à Louis (Popol) Schneider. Vonvon fut le premier contact de Philippe le 10 juillet 56, la première personne qui lui adressa la parole. Manifestement, c'était lui le « caid » ou le chef de bande de la rue, exerçant son autorité sur Joel Coléou, Jean-Yves Lavoué et Loic Bihen. L'accueil fut simple et poli, et ces jeunes autochtones eurent l'air surpris et amusés par l'accent pied-noir que Philippe avait acquis, sans le savoir, pendant ses six années au Maroc. Philippe fut très vite frappé par les expressions racistes et xénophobes des Paraméens, lorsqu'ils parlaient des « sales bicots », des » bougnouls ». Il est vrai que la guerre d'Algérie était bien engagée et que le contingent envoyé au casse-pipe devait déjà affecter un certain nombre de familles. Mais jamais au Maroc il n'avait employé ni entendu un tel langage et la ségrégation de fait qui y régnait n'empêchait pas la cohabitation et le bon voisinage entre Marocains, Français, Juifs et Arabes. Déjà, à l'époque, l'influence des média (radio et presse écrite) sur l'opinion était excessive et perverse.

Mais Vonvon et Philippe devinrent bons copains et commirent ensemble un certain nombre de forfaits sans gravité. Bien qu'ils ne fussent pas pratiquants eux-mêmes, les parents de Vonvon et Fanfan exigeaient qu'ils allassent à la messe le dimanche et leur donnaient vingt francs à chacun pour la quête. Bien entendu, cet argent servait à acheter des pétards

chez le marchand de jouets de Rochebonne et Vonvon, craignant l'inquisition parentale, n'avait d'autre choix que de compter sur la complicité de sa sœur pour savoir qui avait dit le sermon et quel en avait été le sujet. Mais on n'a rien sans rien, et Fanfan mettait parfois des conditions à sa complicité. Elle était toujours persuadée de l'irrémissibilité du péché (mortel) d'absence à la messe, tandis que les garçons ne semblaient pas craindre une sanction qui ne pouvait être que lointaine et leur foi était, en la circonstance, élastique.

Plage et pluie

Le premier été à Paramé fut très pluvieux. Les cousines germaines de Philippe, les cinq sœurs Damey, villégiaturaient avec leurs parents à Saint-Ideuc, dans une jolie petite maison appelée « Le petit prieuré », qui avait du être le presbytère de la paroisse. C'était à mi-chemin de la plage et de la rue Jean Jaurès, et le Petit Prieuré devint vite le « camp de base » d'où on partait à la plage, tous ensemble et à pied. On allait à la plage du Minihic, une belle plage bordée, à l'époque, de quelques villas et de quelques dunes. Ce fut là que Philippe mit à profit les enseignements de sa sœur Nicole, en compagnie de sa cousine Claude Damey, de quelques mois sa cadette. Elle était à peu près au même stade d'apprentissage de la natation que lui, et ils pouvaient ainsi se stimuler et s'entraîner mutuellement sur de petits parcours. Parfois, Pierre Rousseau faisait l'effort d'une petite trempette, qui ne durait guère plus que quelques minutes. Manifestement, il n'appréciait que très modérément ces rassemblements familiaux et donnait parfois libre cours à son esprit critique en se permettant quelques commentaires drôles mais acides sur tel ou tel membre de la famille. Cet année là, une des filles de sa cousine Monique Pouliquen vint en compagnie de son fiancé, un certain GérardThiéblain, qui était encore plus blanc que Pierre et beaucoup plus chétif ; Pierre Rousseau et sa mère lui trouvèrent d'emblée deux surnoms : « Le Bidet » ou « le mâle blanc » ! Toujours gentils, les Rousseau…

Ah ! Les filles, ah les filles !…

Mais Philippe n'allait pas à la plage qu'avec ses cousines. Vonvon était aussi son complice balnéaire, avec un certain rite : le matin, il allaient à Rochebonne, où ils nageaient dans la mer peu profonde et si claire qu'ils voyaient toujours leurs pieds et se délectaient de la sensation du sable fin entre leurs orteils. Bientôt, ils se procurèrent des masques et passèrent plus de temps sous l'eau que hors d'elle. A midi, ils regagnaient leur domicile respectif pour déjeuner en famille, et dès treize heures trente, ils repartaient à vélo vers la plage du pont, voisine de celle du Minihic, où ils firent très

vite la connaissance de jeunes demoiselles de (très) bonne famille, les sœurs Martine et Nannick Giafferi, deux authentiques Parisiennes du XVIème arrondissement. Ils passaient l'après-midi à chahuter avec elles et d'autres copains dans les dunes du Pont. Mais ils souffraient d'un sérieux handicap : ils n'étaient que deux « branleurs » du coin, avec beaucoup moins d'aplomb et de moyens matériels que leurs concurrents Dominique Duval, Jean-François Ruchstule (J.F.) etc…

Mais ils étaient accros et persévérants : après dîner, ils reprenaient leur vélo et retournaient au Pont pour profiter des longues soirées d'été et de la permissivité des parents Giafferi, souvent absents en semaine.

Mais les habitudes changeaient avec les mois. Philippe passa aussi des après-midi entiers, quand il pleuvait, à l'abri sous les grues de la chambre de commerce, Quai Saint-Louis, à regarder les chaudronniers des chantiers Mougin parachever les superstructures du tout nouveau remorqueur « Côte d'Émeraude ».

L'été prit fin, Pierre repartit au Maroc et Nicole et Philippe firent leur rentrée au Collège Charcot, elle en Math'élém, lui en cinquième. Ils allaient en classe à vélo ou en trolley, suivant le temps et les horaires.

Premiers émois, premier baiser

Un soir d'octobre 1956, Philippe et Vonvon suivirent une procession religieuse, en compagnie de Fanfan et de Maryvonne Beaugrand, qui habitait face à l'église de Paramé. Un petit crachin bien breton se mit à tomber et les quatre adolescents n'attendirent pas un autre prétexte pour s'abriter sous les pins maritimes de la place de la Résistance, où deux bancs publics étaient très opportunément situés. Vonvon guida Maryvonne vers le banc le plus isolé et le plus sombre alors que Philippe s'assit avec Fanfan sur le premier banc. Ils portaient tous les quatre un duffle-coat et devaient ainsi ressembler, de loin et sous leur capuchon, à des moines fautifs et pas encore pénitents repentis. Ils passèrent une bonne heure à s'embrasser sur la bouche (fermée) au point d'en avoir mal aux lèvres par la pression de leurs dents. A compter de ce jour, Philippe demanda tous les soirs à Vonvon de dire à sa sœur qu'il l'aimait et de lui demander si c'était réciproque. A onze ans et demi, Philippe avait connu son premier « flirt ». Cela n'alla jamais plus loin. Les garçons construisirent une cabane dans l'abri à bois au fond du jardin et y étalèrent, sur une vieille porte du poulailler transformée en sommier, quelques vieux coussins et tentures prélevés sur l'héritage de l'oncle Georges. Fanfan et Philippe passèrent des jeudis après-midi entiers à se serrer innocemment l'un contre l'autre, sans autre désir que de bisous secs, sans y commettre leur langue.

Charcot

Le collège Charcot était un bâtiment imposant, austère, dont les façades étaient en brique et pierre, comme la mairie de St-Servan voisine. A l'intérieur, les couloirs et les préaux étaient peints en vert et assez décrépits. Les salles de classes étaient à l'avenant. Le mercredi après-midi, Philippe avait « plein air » au parc des sports de Marville, entre le vélodrome et le nouvel hôpital Broussais. Assez vite, il se rendit compte qu'il serait assez facile de « sécher » cette corvée du Mercredi, dont l'utilité et l'intérêt lui échappaient quelque peu. A plusieurs reprises, il préféra prendre la vedette, avec son vélo, pour se rendre à Dinard. Cela impliquait une petite traversée de 15 minutes, un voyage de l'autre côté, où il y avait sur le front de mer des bâtiments blancs à toits en terrasses. Il retrouvait ainsi un peu de la luminosité et de l'ambiance marocaines, même si le bleu de l'océan était vert émeraude…

Inutile de préciser que les résultats scolaires de Philippe ne furent pas excellents, contrairement à ceux de sa sœur, qui passa son bac maths-élem avec mention. Ils avaient pourtant certains profs en commun : « papa » Renault, dont le fils Paul était un condisciple de Philippe, était leur prof de maths, Charles Fredouet, 28 ans, sémillant prof d'Anglais très américanophile, Monsieur de Dieuleveut, prof d'histoire et géographie. Nicole avait comme professeur de Philosophie « petit papa Réel » et Philippe avait son épouse comme professeur de Français-Latin, une vraie « peau-de-vache » au visage pourtant très beau, avec un regard clair, frigorifiant et un sourire intelligent. En dessin, Nicole avait Dan Lailler, et son épouse comme prof de gym. Le prof de dessin de Philippe n'était autre qu'Étienne Blandin, peintre de marine bien connu pour ses portraits de corsaires sur cartes postales, en vente partout. Le premier camarade de classe de Philippe, cette année là, fut Dominique Le Provost. Il l'avait trouvé calme et dénué d'agressivité, tout comme lui.

1957, c'était l'année James Dean, Elvis and Co. La mode des blue jeans faisait rage, mais il était extrêmement difficile de trouver, en France, de véritables Levi's (prononcer Léouisse). Une société française avait bien essayé de capter une part de ce marché avec la marque Rica-Lewis, mais cela n'avait rien à voir. Philippe était rentré du Maroc avec un véritable jean Levi's, qu'il tenait de son grand frère, et des grands de seconde et première comme Philippe Paillardon ou Jean-Marie Lasbleiz voulaient le lui acheter. Dès son retour au Maroc, son père lui avait expédié une tenue complète Jean + blouson et c'est avec une fierté certaine que Philippe les portait, le bas des jambes replié à l'extérieur, comme James Dean et les vrais cow-boys, en attendant qu'ils se délavassent naturellement.